

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- 5
- | | |
|--|--|
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Les pages 55 et 56 manquent. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE DE LA
VILLE DE MONTREAL



Beclair 

LE
CHANSONNIER
DES
COLLEGES.

Le chant, c'est le baume de l'âme.
(*Lyre Canadienne.*)

30007



QUEBEC,
AU BUREAU DE L'ABEILLE.
1850.

BLIC
.LE

PRÉFACE.

A NOS CONFRERES.

Souvent dans les loisirs de nos congés et surtout dans nos joyeuses réunions des vacances, nous croirions notre joie bien incomplète si l'on ne fredonnait quelque chanson dont nous répétons bruyamment les refrains. Nous aimons à chanter et, sous ce rapport, nous sommes Français. Malheureusement les chansons nous font souvent défaut. Il est vrai que, outre les chansonniers étrangers, il existe plusieurs recueils imprimés en Canada ; mais ordinairement, et pour cause, ces chansonniers sont saisis à la douane du collège, et force nous est de nous les procurer *in fraudem legis*, ou de nous contenter de quelques chansons mal copiées à la dérobee.

PRÉFACE.

C'est pour remédier à d'aussi graves inconvénients que nous commençons aujourd'hui la publication du *Chansonnier des Colléges*, où nous tâcherons de réunir toutes les chansons que nous croyons les plus propres à charmer nos loisirs. Nous osons espérer que ce petit recueil, muni de tous les passeports nécessaires, parviendra bientôt à tous les écoliers, non pas tout-à-fait exempt de tout droit, mais moyennant la modique somme de DEUX SOUS par livraison.

Que de plaisir pour DEUX SOUS !

LE
CHANSONNIER
DES
COLLÈGES.

CHANSON CANADIENNE.

AIR: *Ah ! quelle, quelle inquiétude !*

Sol Canadien, terre chérie !
Par des braves tu fus peuplé ;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfans de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers.

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe Saint Laurent.
Habitant de cette contrée,
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'enorgueillir.

Respecte la main protectrice,
 D'Albion, ton digne soutien ;
 Mais fais échouer la malice
 D'ennemis nourris dans ton sein.
 Ne fléchis jamais dans l'orage,
 Tu n'as pour maître que tes lois.
 Tu n'es point fait pour l'esclavage :
 Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
 Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
 Méprise un secours étranger.
 Nos pères sortis de la France
 Étaient l'élite des guerriers,
 Et leurs enfans de leur vaillance
 Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BEDARD.

LA PARISIENNE.

AIR : *Peuple buveur, ami du verre.*

Peuple Français, peuple de braves,
 La liberté rouvre ses bras ;
 On nous disait : Soyez esclaves !
 Nous avons dit : Soyons soldats !
 Soudain Paris, dans sa mémoire,
 A retrouvé son cri de gloire :

En avant, marchons
 Contre leurs canons ;
 A travers le fer, le feu des bataillons,
 Courons à la victoire.

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne !
Marchons ! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattans ;
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglans ?
C'est la liberté des deux mondes ;
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'ar-en-ciel de la liberté.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans ! toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore

A celui qui nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire,
Tu rediras ce cri de gloire :
En avant, &c.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal ;
Et nous de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire !
Panthéon, reçois leur mémoire !
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts.
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire.
CASIMIR DELAVIGNE.

LA MARSEILLAISE.

AIR : *Entendez-vous notre Patrie:*

Allons, enfans de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusques dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes.

Aux armes, citoyens; formez vos bataillons;
 Marchez (*bis*); qu'un sang impur abreuve vos
 CŒUR. [sillons.
 Marchons (*bis*); qu'un sang impur abreuve nos
 [sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
 De traîtres, de rois conjurés ?
 Pour qui ces ignobles entraves,
 Ces fers dès long-temps préparés ?
 Français, pour nous, ah ! quel outrage !
 Quels transports il doit exciter !
 C'est nous qu'on ose méditer
 De rendre à l'antique esclavage !
 Aux armes, &c.

Quoi ! des cohortes étrangères
 Feraient la loi dans nos foyers !
 Quoi ! des phalanges mercenaires
 Terrasseraient nos fiers guerriers !
 Grand Dieu ! les deux mains enchaînées,
 Nos fronts sous le joug se plairaient ;
 De vils despotes deviendraient
 Arbitres de nos destinées !
 Aux armes, &c.

Français, ô guerriers magnanimes,
 Portez ou retenez vos coups ;
 Epargnez ces tristes victimes
 A regret s'armant contre vous ;
 Mais ces despotes sanguinaires,
 Mais les complices de Bouillé
 Tous ces tigres qui, sans pitié,
 Déchirent le sein de leurs mères.
 . . . Aux armes, &c.

Tremblez, tyrans ; et vous, perfides,
 L'opprobre de tous les partis,
 Tremblez . . . vos projets paricides
 Vont enfin recevoir leur prix.
 Tout est soldat pour vous combattre :
 S'ils tombent, nos jeunes héros,
 La France en produit de nouveaux
 Contre vous tous prêts à se battre.
 Aux armes, &c.

Nous entrerons dans la carrière,
 Quand nos aînés n'y seront plus :
 Nous retrouverons leur poussière,
 Et l'exemple de leurs vertus.
 Bien moins jaloux de leur survivre
 Que de partager leur cercueil
 Nous aurons le sublime orgueil
 De les venger ou de les suivre.
 Aux armes, &c.

ROUGET DE L'ISLE.

LES SOUVENIRS D'UN VIEUX MILI- TAIRE.

AIR DU *Vieux Sergent.*

Te souviens-tu, disait un capitaine
 Au vétéran qui mendiait son pain,
 Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
 Tu détournas un sabre de mon sein ?
 Sous les drapeaux d'une mère chérie

Tous deux jadis nous avons combattu,
 Je m'en souviens car je te dois la vie :
 Mais, toi soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
 Où le Français acquit tant de renom ?
 Te souviens-tu que sur les pyramides,
 Chacun de nous ôsa graver son nom ?
 Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
 On vit flotter, après l'avoir vaincu,
 Notre étendard sur le berceau du monde :
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu que les preux d'Italie
 Ont vainement combattu contre nous ?
 Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
 Devant nos chefs ont plié les genoux ?
 Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
 Nos bataillons, arrivant impromptu,
 En quatre jours ont fait une campagne ?
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées,
 Où le Français, abondant en vainqueur,
 Vit sur son front les neiges amassées,
 Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
 Ce fut alors qu'au milieu des alarmes,
 Nos pleurs coulaient mais notre œil abattu
 Brillait encore lorsqu'on courait aux armes :
 Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
 Vivante encore descendit au cercueil,
 Et que l'on vit dans la France fiévreuse
 Les étrangers marcher avec orgueil ?

Garde en ton cœur ce jour pour le mandire,
 Et quand enfin Bellone aura paru,
 Jamais personne aît besoin de te dire :
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu mais ici je m'arrête . . .
 Car je n'ai plus de noble souvenir :
 Viens, mon ami, viens-t'en dans ma retraite
 Attendre en paix un meilleur avenir,
 Et si la mort, planant sur ma chaumière,
 Me rappelait un repos qui m'est dû,
 Tu fermeras doucement ma paupière,
 En me disant : Soldat, t'en souviens-tu ?

EMILE DEBRAUX.

O CANADA ! MON PAYS !

AIR NOUVEAU.

Comme nous dit un vieil adage :
 Rien n'est si beau que son pays ;
 Et de le chanter, c'est l'usage ;
 Le mien je chante à mes amis.
 L'étranger voit avec un œil d'envie
 Du Saint Laurent le majestueux cours :
 A son aspect le Canadien s'écrie :
 O Canada ! mon Pays ! mes amours !

Mains ruisseaux, maintes rivières
 Arrosent nos fertiles champs ;
 Et de nos montagnes altières,
 De loin on voit les longs penchans.

Vallons, côteaux, forêts, chûtes, rapides,
 De tant d'objets est-il plus beau concours ?
 Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
 O Canada ! mon Pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
 Aime à rire et à s'égayer.
 Doux, aisé, vif en ses manières,
 Poli, galant, hospitalier.
 A son pays il ne fut jamais traître,
 A l'esclavage il résista toujours ;
 Et sa maxime est la paix, le bien-être
 Du Canada, son pays, ses amours.

O mon pays ! de la nature
 Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
 Mais l'étranger souvent parjure,
 En ton sein, le trouble a nourri.
 Puissent tous tes enfans enfin se joindre,
 Et valeureux voler à ton secours !
 Car le beau jour déjà commence à poindre,
 O Canada ! mon Pays ! mes amours !

G. E. CARTIER.

LE CHANT DU DEPART.

AIR : *Pourquoi ces vains complots ?*

UN DÉPUTÉ DU PEUPLE.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière ;
 La liberté guide nos pas,
 Et du nord au midi la trompette guerrière
 A sonné l'heure des combats.

B

Tremblez, ennemis de la France,
 Rois, ivres de sang et d'orgueil !
 Le peuple souverain s'avance ;
 Tyrans, descendez au cercueil.

La république nous appelle
 Sachons vaincre, ou sachons périr ;
 Un Français doit vivre pour elle,
 Pour elle un Français doit mourir.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De vos yeux maternels ne craignez pas les larmes,
 Loin de nous de lâches douleurs ! [armes :
 Nous devons triompher quand vous prenez les
 C'est aux rois à verser des pleurs.
 Nous vous avons donné la vie,
 Guerriers, elle n'est plus à vous ;
 Tous vos jours sont à la patrie,
 Elle est votre mère avant nous.
 La république, &c.

DEUX VIEILLARDS .

Que le fer paternel arme la main des braves ;
 Songez à vous'au champ de Mars ;
 Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
 Le fer béni par vos vieillards,
 Et rapportant sur la chaumière
 Des blessures et des vertus,
 Venez fermer notre paupière
 Quand les tyrans ne seront plus.
 La république, &c.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie ;
 Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
 Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie !

Qui meurt pour le peuple a vécu.
 Vous êtes vaillans, nous le sommes :
 Guidez-nous contre les tyrans,
 Les républicains sont des hommes,
 Les esclaves sont des enfans.
 La république, &c.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer devant Dieu, nous jurons à nos pères,
 A nos épouses, à nos sœurs,
 A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
 D'anéantir les oppresseurs :
 En tout lieu, dans la nuit profonde,
 Plongeant l'infâme royauté,
 Les Français donneront au monde
 Et la paix et la liberté.
 La république, &c.

M. J. CHENIER.

CHANT DE MORT DES SPARTIATES.

AIR DU *Chant du départ.*

Recevez notre encens, vous que le Grèce adore,
 Muses, chastes filles des cieux ;
 Car avant que la nuit sur nous descende encore,
 La mort aura fermé nos yeux.
 Le Mède altier partout s'avance,
 Et, répété par les échos,
 L'airain trouble au loin le silence
 Qui couvre déjà nos tombeaux.

Guerriers, voilà l'heure qui sonne,
 Là-bas nous attend le trépas ;
 Vive à jamais Lacédémone !
 Un Grec meurt, mais ne se rend pas.

Quoi ! le Mède insolent souille votre rivage,
 Et des Grecs fuiraient devant lui !
 Déesses, soutenez nos bras, notre courage,
 Jamais fils de Sparte n'a fui.
 Derrière nous sont nos compagnes,
 Nos enfans, nos pères, nos Dieux,
 Nos cités, nos riches campagnes
 Et la gloire de nos ayeux.
 Guerriers, &c.

O vous qui des héros, que ces bords ont vu naître,
 Aimez à chanter les exploits,
 Vous direz : ils n'ont point reconnu d'autre maître,
 En mourant, que Sparte et ses lois ;
 Qu'au bord sombre, à sa voix dociles.
 Le soir au funèbre banquet
 Des défenseurs des Thermopyles
 Non, pas une ombre ne manquait !
 Guerriers, &c.

LES ADIEUX DE BERTRAND.

Avant de quitter le rivage
 Où dort pour jamais le Héros,
 Bertrand près du rocher sauvage
 A sa tombe adresse ces mots :
 C'est donc là que le Roi du monde
 A vu ses beaux jours se flétrir !

Sur un roc, au milieu de l'onde
Le destin le force à périr !

Ah ! donnons-lui, compagnons de sa gloire,
Seulement une larme, un regret par victoire,
Et plus que lui jamais Français
N'aura coûté de pleurs et de regrets.

Lorsque sonna sa dernière heure
Un nuage obscurcit mes yeux,
Et dans la céleste demeure
J'aperçus tous nos demi-dieux ;
Ces preux que la France regrette
Tendaient les mains à ce Héros,
Et la mort, planant sur sa tête,
Pleurait sur le coup de sa faux.

Ah ! donnons-lui, &c.

Celui qui du haut des colonnes
Forçait les rois à se cacher ;
Celui qui donnait des couronnes,
Pour tombe a le creux d'un rocher ;
Celui que protégeait Dieu même,
Hélas ! le vainqueur des vainqueurs,
Tombé loin de son diadème,
N'a plus d'autel que dans nos cœurs.

Ah ! donnons-lui, &c.

Du grand homme que je regrette
Refusant tout bienfait nouveau,
Je ne veux qu'une violette
Qui croisse au pied de son tombeau.
Avec moi j'emporte ses armes,
Nul mortel ne les portera,
Encor couvertes de ses larmes

Son fils un jour les portera.
Ah ! donnons-lui, &c.

Adieu, dernier espoir des braves,
Le destin me dicte la loi
D'aller vivre au sein des esclaves
Qui jadis tremblaient devant toi ;
Et quand viendra ma dernière heure,
Que l'on m'accorde dans ces lieux,
Près de ta tombe, un peu de terre,
C'est là mon seul et dernier vœu.
Ah ! donnons-lui, &c.

LA GUERRE AMERICAINE, 1813.

AIR du Soldat et d'Henri IV.

Baptiste, à la fleur de son âge,
De l'honneur suivant le sentier,
A la Fourche plein de courage
Combattait comme un vieux guerrier
La balle cruelle
Vient l'atteindre dans le moment
Où la victoire est à nos vœux fidèle ;
Au champ d'honneur il meurt content.

Un autre aussitôt prend sa place,
Et montre la même valeur ;
Le sort couronne son audace :
De le suivre il a le bonheur ;
Après la victoire,
Il chante et répète gaîment :
Quand on revient couronné par la gloire,
Au champ d'honneur, on vit content.

Jamais des hordes étrangères
 Ne régneront sur nos foyers :
 Des nobles vertus de leurs pères
 Les Canadiens sont héritiers ;
 Dans notre province,
 Ils se montrent toujours vaillans,
 Et d'accourir pour leur pays, leur prince,
 Au champ d'honneur, toujours contens.

Nobles enfans de cette terre
 Qui s'arrose de votre sang !
 Comme dans la paix, dans la guerre
 Que votre nom soit triomphant.
 De Mars le génie
 Vous inspire ses sentimens ;
 Toujours vainqueurs, enfans de ma patrie !
 Au champ d'honneur, vivez contens.

LE VOLTIGEUR, 1812.

AIR : *Le jeune Edmond allait, &c.*

Sombre et pensif, debout sur la frontière
 Un voltigeur allait finir son quart ;
 L'astre du jour achevait sa carrière,
 Un rais, au loin, argentait le rempart.
 Hélas ! dit-il, quelle est donc ma consigne ?
 Un mot anglais que je ne comprends pas ?
 Mon père était du pays de la vigne :
 Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Un bruit soudain vient frapper son oreille :
 Qui vive ! . . . point. Mais j'entends le tambour.

Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille ?
L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.
Hélas ! &c.

C'est l'ennemi, je vois une victoire . . .
Feu ! mon fusil : ce coup est bien porté ;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la liberté.
Hélas ! &c.

Quoi ! l'on voudrait assigner ma guérite ?
Mais, quel cordon ! ma foi ! qu'ils sont nombreux !
Un voltigeur déjà prendre la fuite !
Il faut encor que j'en tue un ou deux.
Hélas ! &c.

Un plomb l'atteint : il pâlit, il chancelle ;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle.
Pour son pays de mourir qu'il est doux !
Hélas ! &c.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang.
Le jour déjà désertait sa paupière ;
Mais il semblait dire encore en mourant :
Hélas ! &c.

LE RETOUR DU VOLTIGEUR, 1813.

AIR : *La Suisse au bord du lac.*

Brave soldat, j'ai suivi la victoire ;
Aux ennemis je marchais le premier ;

De mon pays je désirais la gloire,
 Pour moi, soldat, couronne de laurier.
 Dans l'espérance
 D'un nouveau jour,
 J'ai fait vaillance
 Sans en voir le retour.

A nos drapeaux, donnés à la vaillance,
 Je tins toujours jusqu'au jour du congé ;
 Mais de retour . . . quelle était la jactance
 Des ennemis de notre liberté !
 O mon courage,
 Du très-grand jour
 Prends pour adage :
 Le moment du retour.

Depuis ce temps, languissant de victoire,
 A mes enfans j'apprends la liberté :
 D'un voltigeur c'est là la seule histoire
 Qu'à ses neveux il donne avec fierté.
 O ! ma patrie,
 D'un nouveau jour
 Quand de ma vie
 Verrai-je le retour ?

Pour nos enfans quelle sublime page !
 Pour nos neveux quel exemple d'honneur !
 Du sol on dit qu'ils ont vengé l'outrage,
 Et démontré, par leur noble valeur,
 Qu'un temps de guerre
 Est nouveau jour,
 Pour l'Angleterre
 Le moment du retour.

NAPOLÉON, LA PATRIE ET L'HONNEUR.

AIR DU *Troubadour*, ou : *Riches cités.*

Pour un Français, serait-il des entraves ?
Interrogé, l'univers vous dit, Non.

Je m'enhardis, et l'aspect de ces braves
Me tiendra lieu des faveurs d'Apollon !

Au plus noble délire

Je cède, et sur ma lyre,

Je vais chanter les élus de mon cœur
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Napoléon a sauvé la Patrie ;

Elle a donné le trône à ce guerrier.

Du double nœud qui tous deux les allie,
L'Honneur Français est l'auguste ouvrier.

Soldats, votre courage

Garantit votre ouvrage.

On est bien fort quand on porte en son cœur
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Lorsqu'à l'appel que lui fait la patrie,

Sans balancer, chaque jeune Français

S'arrache aux bras d'une mère chérie

Qu'il craint, hélas ! de ne revoir jamais,

Qui peut, tendre nature,

Appaiser ton murmure ?

Trois mots sacrés que tu lis dans son cœur,
Napoléon, la Patrie, et l'Honneur.

Lorsqu'au Français, vainqueur en Moscovie,

L'hiver jaloux livra d'affreux combats,

Il n'eut bientôt pour soutenir sa vie

Qu'un sang glacé par les âpres frimats.

O transport électrique !
 O feu vraiment magique !
 Trois mots sacrés ont réchauffé son cœur,
 Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

De l'univers Architecte suprême,
 Entends les vœux qu'en ce jour nous formons :
 Qu'en Albion ton flamboyant emblème
 De nos guerriers guide les bataillons,
 Et que de la Tamise
 Par eux l'onde soumise
 Reporte aux mers ce cri libérateur,
 Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

LES GIRONDINS.

(*Chant Révolutionnaire Français de Fév. 1848.*)

AIR CONNU.

Par la voix du canon d'alarmes
 La France appelle ses enfans ;
 Allons, dit le soldat, aux armes !
 C'est ma mère, je la défends.
 Mourir pour la patrie,
 C'est le sort le plus beau,
 Le plus digne d'envie !
 C'est le sort le plus beau,
 Le plus digne d'envie !

Nous, amis, qui, loin des batailles,
 Succombons dans l'obscurité,
 Vouons du moins nos funérailles,

A la France, à sa liberté !
 Mourir pour la patrie,
 C'est le sort le plus beau,
 Le plus digne d'envie !
 C'est le sort le plus beau,
 Le plus digne d'envie !

LA REVOLUTION DE FEVRIER.

O France, une éternelle gloire
 Va rendre ton nom respecté ;
 Arborons en criant victoire
 L'étendard de la liberté.

Formons une garde civique,
 Le peuple est roi de la cité.
 Vive la république !
 Vive la liberté !

Défenseurs de la paix publique,
 Si la patrie est en danger,
 Il faut que notre république
 Resiste au choc de l'étranger.
 Formons, &c.

Aux armes, braves camarades,
 La France a besoin de nos bras,
 Et comme sur les barricades,
 Soyons citoyens et soldats.
 Formons, &c.

Liberté, toujours si féconde,
 D'amour embrâse donc nos cœurs ;
 Oui, tu feras le tour du monde,
 Comme autrefois nos trois couleurs.
 Formons, &c.

LE VIEUX SOLDAT.

AIR : *Te souviens-tu.*

“ Ami fidèle, écho du bois sauvage,
 “ Toi, qui toujours sus répondre à ma voix,
 “ Redis les maux qu’a soufferts mon courage ;
 “ Retraces-les pour la dernière fois.
 “ Sans nul asile, après vingt ans de guerre,
 “ N’espérant plus les dangers du combat,
 “ Seul j’habitai cet humble coin de terre,
 “ En attendant la mort du vieux soldat !

“ Lorsque jadis l’aile de la victoire
 “ Aux bords lointains portait nos étendards,
 “ Combien ce fer, étincelant de gloire,
 “ Avec orgueil brillait à mes regards !
 “ Même aujourd’hui, partageant ma misère,
 “ Il a gardé le feu de son éclat,
 “ Et semble dire au chaume solitaire :
 “ Attendons-nous la mort du vieux soldat ?

“ Viens, mon habit, que je t’admire encore ! . . .
 “ Réjouis-moi de tes nobles couleurs.
 “ Pourquoi montrer la croix qui te décore ?
 “ A son aspect je sens couler mes pleurs.
 “ Quand nous étions sur le champ de bataille,
 “ Le sort voulut qu’un boulet m’épargnât ;
 “ Et je vous vois . . . là ! . . . sur un peu de paille,
 “ Attendre enfin la mort du vieux soldat !

“ Jours d’Austerlitz, de Wagram, de Jemappe,
 “ Mon cœur palpite à votre souvenir ;
 “ Ah ! pardonnez la plainte qui m’échappe ! . . .

“ Depuis long-temps je n'ai plus d'avenir.
 “ Sur ce rocher, souvent baigné de larmes,
 “ Que j'ai maudit et le traître et l'ingrat !
 “ Mais plus tranquille, appuyé sur mes armes,
 “ J'attends en paix la mort du vieux soldat ! ”

Déjà la nuit remplaçait la lumière,
 Un voile épais couvrait l'azur des cieux ;
 Sa voix s'éteint ! . . . Il ferme la paupière ! . . .
 Côteaux, vallons, ont reçu ses adieux !
 Soudain alors, au sein du bois sauvage,
 D'un coup de foudre a retenti l'éclat . . .
 Et, le matin, l'oiseau dans son ramage
 Eut à pleurer la mort du vieux soldat !

LE CHANT DE VICTOIRE DE L'ES- PAGNOL.

Des Maurs les légions impies
 Ont renversé partout nos croix,
 Et dans nos villes envahies
 Le Prophète dicte ses lois.
 Nobles enfans de l'Ibérie,
 Oui, vous direz tous avec moi :
 Liberté pour notre patrie !
 Tout pour Dieu, tout pour notre roi !

Parmi des ruines fumantes,
 Ma mère expira sous leurs coups ;
 Elle embrassait leurs mains sanglantes,
 Demandant grâce à deux genoux.
 Ma main était trop faible encore,

Je ne pus venger son trépas ;
 Mais à l'ennemi qu'il abhorre,
 L'Espagnol ne pardonne pas.

Aux montagnes de l'Asturie,
 Flotte encore un noble étendard :
 Pélage au cri de la patrie,
 A mis la main sur son poignard.
 O bonne Dame de Liesse !
 Porte à Dieu nos humbles accens,
 Et veille en ces jours de détresse
 Sur l'Espagne et sur ses enfans !

Vole, ma cavale légère,
 La gloire des champs Andalous !
 Adieu, cendres de mon vieux père,
 Je vais combattre loin de vous.
 Dieu le veut, mon pays l'ordonne :
 Il faut tout quitter pour la foi.
 J'entends le clairon qui résonne ;
 Tout pour Dieu, tout pour notre roi !

LE HAUT ET LE BAS-CANADA.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Enfin je connais l'Amérique,
 Et j'ai vu les deux Canadas :
 Je dis, sans craindre qu'on réplique,
 Qu'au Haut je préfère le Bas.
 D'un côté la noire tristesse
 Offre l'image du trépas :

De l'autre la pure allégresse
Fait du Haut distinguer le Bas.

Le matelot dans la tempête,
Perché sur la cime des mâts,
Dit qu'il perdra bientôt la tête,
S'il ne descend du Haut en Bas.
Vois ce palais mis en poussière
Par le tonnerre et ses éclats,
Et chante, en gagnant la chaumière,
Qu'on est moins sûr en Haut qu'en Bas.

Fuis le sommet d'une montagne,
Séjour horrible des frimats ;
Choisis la fertile campagne.
Et laisse le Haut pour le Bas.
Vois l'oiseau qui, d'un vol rapide,
Cherche en chantant les doux climats ;
Pour éviter le sol aride,
Vois-le voler du Haut en Bas.

Vois l'orme que, dans sa furie,
Le vent agite avec fracas ;
Son ombrage et l'herbe fleurie
Font au Haut préférer le Bas.
Ses rameaux sentent la secousse
Qu'à ses pieds je ne ressens pas ;
Etendu sur un lit de mousse,
Je plains le Haut, j'aime le Bas.

Si d'une étiquette à la mode
La loi règne dans un repas,
De la table, d'un air commode,
Laissez le Haut, cherchez le Bas.
Là frétiliant sur votre chaise,

Livrez-vous aux plus doux ébats,
 Buvez et chantez à votre aise
 Que le Haut vaut moins que le Bas.

J. MERMET,

Adjt : du régiment de Watteville.

LA FRANCE EST BELLE.

La France est belle ;
 Ses destins sont bénis :
 Vivons pour elle ;
 Vivons unis.

Passez les monts, passez les mers,
 Visitez cent climats divers,
 Loin d'elle, au bout de l'univers,
 Vous chanterez fidèle :
 La France est belle, &c.

Faut-il défendre nos sillons ?
 Voyez cent jeunes bataillons
 S'élancer, brûlants tourbillons,
 Où la foudre étincelle !
 La France est belle, &c.

Le temps, au prix de longs travaux,
 De nos états, jadis rivaux,
 Fonda, pour des siècles nouveaux,
 L'unité fraternelle.
 La France est belle, &c.

Maint peuple, sortant du somme il,
 Salue, à l'horizon vermeil,

Des trois couleurs de ton soleil,
O reine universelle !
La France est belle, &c.

Bon ange, elle aime à protéger
Le proscrit du bord étranger :
Il vit sans trouble et sans danger,
Murmurant sous son aile :
“ La France est belle ;
Ses destins sont bénis :
Vivons chez elle,
Heureux bannis ! ”

Et nous, ses fils, avec ardeur
Nous travaillons pour sa grandeur,
Offrant à Dieu, son créateur,
Des cœurs brûlants pour elle.
La France est belle, &c.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR : *Suzon sortant de son village.*

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir.
 Mais enfin le matelot crie :
 Terre ! Terre ! là-bas, voyez !
 Ah ! tous mes maux sont oubliés.
 Salut à ma patrie !

Oui, voilà les rives de France ;
 Oui, voilà le port vaste et sûr,
 Voisin des champs où mon enfance
 S'écoula sous un charme obscur.

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans, enfin je te revois ;
 De mon village
 Je vois la plage ;

Je vois fumer la cime de mes toits.
 Combien mon âme est attendrie !
 Là furent mes premiers amours ;
 Là ma mère m'attend toujours.
 Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore.
 L'inconstance emporta mes pas,
 Jusqu'au sein des mers où l'aurore
 Sourit aux plus riches climats.

France adorée !

Douce contrée !

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs !
 Toute l'année
 Là brille ornée

De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
 Mais là, ma jeunesse flétrie,
 Rêvait à des climats plus chers ;
 Là, je regrettais nos hivers.
 Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
 Qui m'offraient de régner sur eux,
 J'ai su défendre leurs rivages
 Contre des ennemis nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.
 Puissance et gloire,

Cris de victoire,

Rien n'étouffa la voix de mon pays,
 De tout quitter mon cœur me prie :
 Je reviens pauvre, mais content.
 Une bêche est là qui m'attend.
 Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
 Enfin le navire entre au port.
 Dans cette barque où l'on se presse,
 Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée !

Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !

Enfin j'arrive,

Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grace à genoux ;
 Je t'embrasse, ô terre chérie !
 Dieu qu'un exilé doit souffrir !
 Moi, désormais, je puis mourir.
 Salut à ma patrie !

BERANGER.



LE VIEUX MARIN.

AIR CONNU.

Un vieux marin, dans le port de Marseille,
 De son vaisseau redisait aux passants :
 Approchez-vous du brave aux cheveux blancs ;
 Au port la frégate appareille.
 Venez avec moi,
 Soyez sans effroi ;
 Quand je ferme un œil l'autre veille.

J'ai sur l'océan
 Navigué trente ans :
 Les mers m'ont vu combattre les Anglais ;
 J'ai fait la guerre aux Turcs, aux Portugais ;
 Toujours pour l'honneur du pavillon français.

A Trafalgar, j'ai vu le jour horrible,
 Sur le vaisseau que commandait Lucas ;
 Et de Nelson le glorieux trépas
 Fut lancé par ma main terrible ;
 Et sur le Vengeur,
 Tout couvert d'honneur,
 Je coulais à fond l'Invincible.
 J'ai sur l'océan, &c.

J'ai d'Aboukir vu les plages brûlées ;
 J'ai combattu sur le Timoléon.
 Quand d'Alténas le grand Napoléon
 Chassait des troupes désolées.
 Bien avant cela,
 Sur le Ca Ira,
 Trois jours je fus dans la mêlée.
 J'ai sur l'océan, &c.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande Bretagne
 On vante les mœurs et les lois,
 Par leurs vins, la France et l'Espagne
 A nos éloges ont des droits.
 Admirez le ciel d'Italie,
 Louez l'Europe, c'est fort bien :
 Moi, je préfère ma patrie,
 Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage
 De ces êtres prédestinés ?
 En science, en arts, en langage,
 Je l'avoue, ils sont nos aînés ;
 Mais d'égaliser leur industrie,
 Nous avons chez nous les moyens :
 A tous préférons la patrie,
 Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire
 Ont occupé seul le crayon ;
 Ils étaient fils de la victoire,
 Sous l'immortel Napoléon.
 Ils ont une armée aguerrie,
 Nous avons de vrais citoyens :
 A tous préférons la patrie,
 Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours, l'Europe se vante
 Des chefs-d'œuvre de ses auteurs :
 Comme elle, ce pays enfante

Journaux, poètes, orateurs.
 En vain le préjugé nous crie :
 Cédez le pas au monde ancien :
 Moi, je préfère ma patrie,
 Avant tout je suis Canadien.

Originaires de la France,
 Aujourd'hui sujets d'Albion,
 A qui donner la préférence,
 De l'une ou l'autre nation ?
 Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
 Encor de plus puissants liens :
 A tous préférons la patrie,
 Avant tous soyons Canadiens.

LE SOMMEIL DU GRAND HOMME !

AIR CONNU.

Il dort ! ce héros dont la gloire
 Verra la fin de l'avenir !
 Il dort ! on entend la victoire
 Le rappeler par un soupir.
 Tous avec moi versez des larmes,
 Guerriers, que respecta la mort !
 Car vous direz, posant vos armes :
 Il dort ! il dort !

Il dort ! hélas, il faut le dire,
 Pour ne se réveiller jamais !
 Il dort, et Clio va redire
 Quel fut pour lui le nom français.

Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
 Pourrait être terrible encor
 Mais le héros que je rappelle,
 Il dort ! Il dort !

Il dort ! et sa tête repose
 Sur les lauriers dus au vainqueur.
 Il dort ! et son apothéose
 Se grave au temple de l'honneur.
 Tous avec moi, versez des larmes,
 Guerriers, que respecta la mort ;
 Car vous direz, posant vos armes :
 Il dort ! il dort !

N. AUBIN.



LES LANCIERS POLONAIS.

AIR : *Ici commence ton voyage.*

Dans la froide Scandinavie,
 Du héros retentit le nom ;
 Soudain la Pologne asservie
 Se lève pour Napoléon.
 Il avait brisé les entraves
 De ce peuple ami des Français,
 Et la France au rang de ses braves
 Compta les lanciers Polonais.

Sans regret quittant leur patrie
 Pour Napoléon les guerriers,
 Vont au fond de la Sibérie
 Cueillir des moissons de lauriers.
 Partout la gloire les appelle

Ils volent à de beaux succès,
Et partout la gloire est fidèle
Aux braves lanciers Polonais.

Quand la fortune trop volage
Et la plus noire trahison
Ensemble ont trahi le courage
De notre grand Napoléon,
Il fit, en déposant les armes,
De tristes adieux aux Français,
Et l'on vit répandre des larmes
Aux braves lanciers Polonais.

Napoléon, l'âme attendrie,
Leur dit dans ce cruel moment :
Retournez dans votre patrie,
Je vous remets votre serment.
Il croyait, dans son triste asile,
N'être suivi que des Français,
Mais il trouve encore dans son île
Ces braves lanciers Polonais.

O vous qu'à nos belles journées
La gloire a fait participer,
Polonais, de vos destinées
Le ciel enfin doit-s'occuper.
Mais fussiez-vous dans les alarmes,
Amis, nous n'oublierons jamais
Que nous avons pour frères d'armes
Les braves lanciers Polonais.

LE CITOYEN.

AIR : *Bons habitans du village.*

Mon enfant, tu voudrais comprendre
 Ce qu'on entend par Citoyen :
 Les livres n'ont rien à t'apprendre ;
 Ferme-les, ils n'en disent rien.
 Vois travailler sous ma fenêtre
 Ce charron ; regarde-le bien ;
 Il ne connaît que Dieu pour maître :
 Voilà, mon fils, un Citoyen.

Vieux débris de la vieille armée,
 Il vit tomber nos défenseurs ;
 Il pleura la gloire éclipsée,
 En espérant des jours meilleurs ;
 Soudain la liberté l'appelle,
 Le canon gronde, il est soldat ;
 Il fait plus que mourir pour elle :
 Il conduit ses fils au combat.

Enfans, dit-il, c'est la patrie
 Qui dans nos mains remet son sort :
 Honte à qui ménage sa vie !
 Enfans, la victoire ou la mort !
 Des larmes sillonnaient sa joue ;
 Il combattait, couvert de sang,
 Et foulait aux pieds, dans la boue,
 L'étendard brisé du tyran.

Il revient, après la victoire,
 Travailler avec ses enfans.
 Que de noms inscrits dans l'histoire

Ne valent pas ces pauvres gens !
 Comme eux, ne sers que la patrie :
 La gloire est tout, l'argent n'est rien,
 Pour qui sait honorer sa vie
 Par les vertus du Citoyen.

Cette horreur de la tyrannie,
 Ce mépris d'un vil intérêt,
 Ce noble amour de la patrie,
 Sont-ils dans le cœur d'un sujet ?
 L'orgueil d'un maître est la limite,
 Qu'il ne peut franchir vers le bien ;
 Son âme étroite est trop petite
 Pour les vertus du Citoyen.



MA PLACE EST LA-BAS !

AIR : *Mon pays m'appelle.*

Mère écoutez . . . le canon tonne . . .
 Ce bruit retentit dans mon cœur :
 Songez que c'est la mort qu'il donne,
 La mort qui répand la terreur.
 Pour l'honneur de notre patrie
 Un seul peut décider du sort ;
 Adieu ma mère, adieu Marie,
 Je vais chercher ou gloire ou mort !

Le tambour résonne,
 Et le canon tonne ;
 Le devoir l'ordonne,
 Volons au trépas.

Déjà plus d'un frère
 Meurt à la frontière . . .
 Au revoir, ma mère :
 Ma place est là-bas !

Loin de ma sœur et de ma mère,
 Comment vivrai-je désormais ?
 Je vais, pensant à ma chaumière,
 Me consumer en vains regrets.
 Imitiez-moi . . . prenez courage ;
 Là-bas, du moins, au champ d'honneur,
 Le souvenir de ce village
 Me soutiendra dans mon malheur.
 Le tambour, &c.

Mère, voyez sur la montagne
 Les conscrits, victimes du sort,
 Comme moi, quittant la campagne
 Pour aller affronter la mort.
 Embrassez-moi . . . Séchez ces larmes ;
 Après d'eux je me rends soudain.
 Le pauvre Pierre prend ses armes . . .
 Il part et dit en son chemin :
 Le tambour, &c.

LE CINQ MAI, 1821.

Les Espagnols m'ont pris sur leur navire,
 Aux bords lointains où tristement j'errais.
 Humble débris d'un héroïque empire,
 J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
 Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
 Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France ;
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
 Et voilà donc où languit le héros !
 Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
 Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
 Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :
 Le temps n'est plus des trépas glorieux !
 Pauvre soldat, &c.

Peut-être il dort, ce boulet invincible,
 Qui fracassa vingt trônes à la fois ;
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,
 Aller mourir sur la tête des rois ?
 Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
 L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
 Pauvre soldat, &c.

Il fatiguait la victoire à le suivre ;
 Elle était lasse, il ne l'attendit pas :
 Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre,
 Mais quels serpens enveloppent ses pas !
 De tout laurier un poison est l'essence
 La mort couronne un front victorieux.
 Pauvre soldat, &c.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
 " Seroit-ce lui ! disent les potentats ;
 " Vient-il encor redemander le monde ?
 " Armons soudain deux millions de soldats. "
 Et lui peut-être, accablé de souffrance,
 A la patrie adresse ses adieux.
 Pauvre soldat, &c.

Grand de génie et grand de caractère,
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
 Bien audessus des trônes de la terre,

Il apparaît brillant sur cet écueil.
 Sa gloire est là, comme le phare immense
 D'un nouveau monde, et d'un monde trop vieux.
 Pauvre soldat, &c.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
 Un drapeau noir ! ah, grands dieux, je frémis !
 Quoi ! lui mourir ! ô gloire, quel veuvage !
 Autour de moi pleurant ses ennemis !
 Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
 L'astre du jour abandonne les cieux.
 Pauvre soldat, &c.

BERANGER.

L'EGALITE'.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Riche d'amour, d'espérance et de vie,
 Dans un grenier je brave les grandeurs,
 Et vois passer avec philosophie
 Des jours charmans au milieu des malheurs.
 Si quelqu'ennui vient agiter mon être
 Assombrissant mes rêves les plus beaux,
 Le riche peut, dis-je, me méconnaître :
 Après la mort nous serons tous égaux.

Combien de gens, qui, pour un vil salaire,
 Osent des grands aller baiser la main !
 Par eux ce soir, évitant la misère,
 Plus durement la trouveront demain.
 Quoi ! s'avilir pour un instant de grâce ?
 Quoi ! pour un jour, voir retarder ses maux ?

Non, j'attendrai que le présent s'efface :
Après la mort nous serons tous égaux.

Du sot orgueil, quand j'entends l'opulence,
Pour se flatter vous offrir son soutien,
Oh ! c'est alors que j'aime l'indigence
Qui m'affranchit d'un pareil entretien.
La liberté m'apparaît comme un phare,
Je serai libre et toujours en repos :
Si la fortune ici-bas nous sépare,
Après la mort nous serons tous égaux.

LE SOLDAT ET LE BERGER.

LE SOLDAT.

Vois-tu cette troupe guerrière
Déployer ses nobles drapeaux ?
Berger, laisse-là ta chaumière,
Et ta houlette et tes troupeaux ;
Parmi les fils de la victoire
Viens briller d'un plus noble éclat ;
Quitte le repos pour la gloire,
Fais-toi soldat, fais-toi soldat.

LE BERGER.

Soldat, vois-tu ces eaux dociles
Suivre la pente du côteau ?
C'est l'image des jours tranquilles
Qui s'écoulent dans ce hameau.
Tes lauriers arrosés de larmes
N'offrent qu'un bonheur passager ;
Le nôtre est pur, quitte tes armes,
Fais-toi berger, fais-toi berger.

LE SOLDAT.

Qui, moi, désertar la carrière
 Que Mars ouvre à ses favoris,
 M'ensevelir dans la poussière
 Couvert d'opprobre et de mépris !
 Lorsqu'à mon bras le ciel confie
 L'intérêt sacré de l'état,
 Mon sang est tout à ma patrie,
 Je suis soldat, je suis soldat.

LE BERGER.

Des vrais amis l'heureux modèle,
 En tous lieux mon chien suit mes pas,
 Guidés par ce gardien fidèle,
 Mes agneaux ne s'écartent pas.
 Ma cabane échappe au tonnerre
 Qui met les trônes en danger ;
 Des rois que me fait la colère ?
 Je suis berger, je suis berger.

LE SOLDAT ET LE BON PASTEUR.

Sold. O vous, bon pasteur du village
 Que, bien jeune, j'ai déserté,
 Je viens vous raconter l'usage
 Que j'ai fait de ma liberté.
 Le malheur a courbé ma tête ;
 Mais, bon pasteur, ne craignez rien :
 Je reviens pauvre, mais honnête . . .

Past. Bien, mon enfant, très-bien, très-bien.
 Oui, mon enfant, très-bien, très-bien.

- Sold.* Vous le savez, j'aimais ma mère
 Presqu'autant que vous aimez Dieu,
 Et c'est pour calmer sa misère,
 Qu'un jour j'ai dû lui dire adieu.
 Loin d'elle, hélas ! ne gagnant guère,
 J'étais pourtant son seul soutien ;
 Mais vous savez . . . au cimetière . . .
- Past.* Oui, mon enfant, très-bien, très-bien,
 Mon pauvre enfant, très-bien, très-bien.
- Sold.* Je restais donc seul sur la terre,
 Seul, sans famille et sans appui,
 Quand, tout à coup, un cri de guerre
 Me fit voler à l'ennemi.
 J'ai versé mon sang pour la France,
 Sans jamais lui demander rien :
 Là haut j'aurai ma récompense . . .
- Past.* Viens dans mes bras, homme de bien,
 Dieu, par ma voix, te dit, Très-bien !

LES HIRONDELLES.

AIR : *Non loin du palais de l'Amire.*

Captif au rivage du Maure,
 Un guerrier, courbé sous ses fers,
 Disait : Je vous revois encore,
 Oiseaux ennemis des hivers.
 Hirondelles, que l'espérance
 Suit jusqu'en ces brûlans climats,
 Sans doute, vous quittez la France :
 De mon pays, ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans, je vous conjure
 De m'apporter un souvenir
 Du vallon où ma vie obscure
 Se berçait d'un doux avenir.
 Au détour d'une eau qui chemine,
 A flots purs, sous de frais lilas,
 Vous avez vu notre chaumine :
 De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
 Au toit où j'ai reçu le jour ;
 Là, d'une mère infortunée
 Vous avez dû plaindre l'amour.
 Mourante, elle croit, à toute heure,
 Entendre le bruit de mes pas ;
 Elle écoute et puis elle pleure :
 De son amour ne me parlez-vous pas ?

BERANGER.

LA CHANSON DU BON PASTEUR.

Bons habitans du village,
 Prêtez l'oreille un moment ;
 Ma morale est douce et sage,
 Et toute de sentiment.
 Vous saurez bien me comprendre,
 C'est mon cœur qui parlera ;
 Quand vous pourrez venez m'entendre,
 Et le bon Dieu vous bénira.

Aux vignes, dans les vendanges,
 Aux champs, pendant les moissons,
 De Dieu chantez les louanges,

Il sourit à vos chansons :
 Quand le plaisir dans la plaine,
 Le soir vous appellera,
 Dansez gaîment sous le vieux chêne,
 Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,
 Le soir vient-il à pas lents,
 Vous demander une place,
 Près de vos foyers brûlants ;
 Sans connaître la bannière
 Sous laquelle il s'illustra,
 Vîte, ouvrez-lui votre chaumière,
 Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses
 Pour moi ne détachez rien :
 Vos familles sont heureuses,
 Leur bonheur suffit au mien.
 Ménagez votre abondance
 Pour celui qui pâtira :
 Payez la dîme à l'indigence,
 Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,
 Chez vous un pauvre exilé
 Dévorait sa peine amère :
 Vers lui Dieu l'a rappelé.
 Qu'importe, si sa prière
 De la vôtre différa ;
 Priez pour lui, c'est votre frère,
 Et le bon Dieu vous bénira.



LE CANADIEN EXILÉ.

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressait ces mots :

“ Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Pour jamais séparé
Des amis de mon cœur,
Hélas ! oui, je mourrai,
Je mourrai de douleur.

Plongé dans les malheurs,
Loin de mes chers parens,
Je passe dans les pleurs
D'infortunés momens.”

A. LAJOIE.

LE REVE DU MOUSSE.

L'air était froid, ma mère ;
Oh ! comme il était froid !
La brise était amère

Sur la flotte du roi.
 Mais au fond de mon âme,
 Dans des flots de soleil,
 Marseille aux yeux de flamme
 Réchauffait mon sommeil,
 Lorsqu'une blanche fée,
 De vos voiles coiffée,
 M'appelle au fond de l'eau :
 Bonjour, ma mère ; oh !
 Que mon rêve était beau !

“ — Viens, disait votre image,
 L'eau seule est entre nous ;
 Trop vite ton jeune âge,
 A quitté mes genoux :
 Viens, que je berce encore
 Tes rêves de printems ;
 Les flots en font éclore
 Qui nous calment longtems ! . . . ”
 Et mon âme étonnée
 Se réveille entraînée
 Par les baisers de l'eau.
 Bonjour, &c.

La flotte dans les ombres
 En silence glissa ;
 Avec ses ailes sombres
 Mon vaisseau s'effaça . . .
 Sous sa lampe pieuse,
 Sans cesser de courir,
 La lune curieuse
 Me regardait mourir.
 Je n'avais plus de plainte ;

Trois fois ma voix éteinte
S'évanouit dans l'eau . . .
Bonjour, &c.

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix ;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort :
Vos deux bras sur les ondes
Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau.
Bonjour, &c.



LA RECONNAISSANCE.

AIR : *Pour trouver le parfait bonheur.*

Vous qui de prêcher la raison
Avez contracté l'habitude,
Parmi les vices de renom,
Vous oubliez l'ingratitude.
L'on vante tant la probité,
L'on vante tant la bienfaisance,
Ah ! Messieurs, ayez la bonté
D'y joindre la reconnaissance.

Dans ce beau siècle où l'on a mis
Les mots à la place des choses,

Où d'inaffiables beaux esprits
 Prennent les effets pour les causes,
 Combien de fois n'a-t-on point vu,
 Aux jours nébuleux de la France,
 Dénigrer toutes les vertus
 Et surtout la reconnaissance ?

L'ami dont le cœur généreux
 M'a fait partager son aisance,
 Sur mes destins moins malheureux
 Verse plus d'une jouissance :
 Il double le bien qu'il m'a fait
 En me tirant de l'indigence ;
 Je jouis d'abord du bienfait,
 Et puis de ma reconnaissance.

MON VILLAGE.

AIR : *Batelier, dit Lisette.*

Combien je te regrette,
 Beau ciel de mon pays,
 Et toi, douce retraite,
 Que toujours je chéris !
 Soleil, qui fais éclore
 Les trésors de l'été,
 Dois-tu me rendre encore
 La vie et ma gaité ?

Une erreur trop commune
 Egara ma raison ;
 Je rêvai la fortune.

Et l'éclat d'un vain nom ;
 Mais, aujourd'hui plus sage,
 D'un regard attendri,
 Je cherche mon village
 Et mon premier ami.

Vers cette heureuse terre
 Qui me ramènera ?
 Là repose ma mère ;
 Mon ami m'attend là.
 O pensers pleins de charmes !
 Endormez ma douleur,
 Et vous, coulez, mes larmes,
 Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère
 En de tristes climats,
 Sur sa tige légère
 Cède au poids des frimas.
 Jeune, ainsi je succombe
 Faible comme la fleur :
 Ici je vois la tombe,
 Là bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,
 Surpris d'un froid mortel,
 Me réchauffer encore
 Au foyer paternel.
 Chaque jour ma patrie
 Charme mon souvenir . . .
 Là, commença ma vie,
 Là, je veux la finir.

LA PRIERE D'UNE ORPHELINE.

J'entends dans nos montagnes
 Le son du chalumeau,
 Et déjà mes compagnes
 S'assemblent sous l'ormeau.
 Auprès de ma chaumière,
 Seule je vais errer :
 Las ! qui n'a plus de mère,
 Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,
 M'environna toujours ;
 Mon père, loin de France,
 Vit terminer ses jours.
 Auprès de ma chaumière,
 Seule je vais errer :
 Car, sans lui, sans ma mère,
 Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guide
 Que dans mon souvenir.
 Des cieux où tu résides,
 Daigne encor me bénir !
 Auprès de ma chaumière
 Où tu me vois errer,
 Veille sur moi, ma mère,
 Toi que j'aime à pleurer.

L'ORPHELINE.

AIR : *De l'aveugle et son chien.*

Sur les débris d'une chaumière
 Une orpheline était assise ;

Le vent du soir, sur la bruyère,
 Emportait ses pleurs et ses cris ;
 En gros flocons tombait la neige,
 Couvrant les champs d'un blanc manteau :
 Mère des cieus, mère, protège,
 Protège l'enfant du hameau ! . . .

Il faisait noir, et la froidure
 Engourdisait ses pieds glacés ;
 L'oiseau des nuits, dans la mesure,
 Disait le chant des trépassés.
 Elle pleurait, pauvre orpheline,
 Elle avait faim, elle avait peur.
 Mère des cieus, Vierge divine,
 Protège l'enfant du malheur ! . . .

Un froid sommeil sur sa paupière
 Vint poser un mortel bandeau,
 Et pour toujours de sa misère
 Elle oublia le lourd fardeau.
 Elle mourut, pauvre petite,
 Rêvant sa mère au sein des cieus,
 Et la Vierge qui nous visite
 Porta son âme dans les cieus.

LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendiante
 Qui vous demande un peu de pain :
 Donnez à la pauvre innocente !
 Donnez, donnez, car elle a faim.
 Ne rejetez pas ma prière :
 Votre cœur vous dira pourquoi.

J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim, ayez pitié de moi.

Hier c'était fête au village,
A moi personne n'a songé ;
Chacun dansait sur le feuillage,
Hélas ! et je n'ai pas mangé !
Pardonnez-moi, si je demande :
Je ne demande que du pain,
Du pain ! je ne suis pas gourmande ;
Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim.

N'allez pas croire que j'ignore,
Que dans ce monde il faut souffrir ;
Mais je suis si petite encore,
Ah ! ne me laissez pas mourir.
Donnez à la pauvre petite,
Et pour vous comme elle priera !
Elle a faim ; donnez, donnez vite,
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune,
Eh bien ! je vais rire et chanter :
De l'aspect de mon infortune,
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette ;
Chacun me dit : " Eloigne-toi. "
Ecoutez donc ma chansonnette,
Je chante, ayez pitié de moi.

BOUCHER DE PERTHES.



LA SAVOYARDE.

Tu vas quitter notre montagne,
 Pour t'en aller bien loin, hélas !
 Et moi, ta mère et ta compagne,
 Je ne pourrai guider tes pas !
 L'enfant que le ciel vous envoie
 Vous le gardez, gens de Paris ;
 Nous, pauvres mères de Savoie,
 Nous le chassons loin du pays,

En lui disant : Adieu !

A la grâce de Dieu !

Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage ;
 Si tu n'allais pas revenir !
 Ta pauvre mère est sans courage,
 Pour te quitter, pour te bénir.
 Travaille bien, fais ta prière,
 La prière donne du cœur ;
 Et quelquefois pense à ta mère,
 Cela te portera bonheur.

Va, mon enfant, adieu ! &c.

Il s'en va donc par la vallée,
 Gagner son pain sous d'autres cieux.
 Longtemps, longtemps et désolée
 Sa mère le suivit des yeux ;
 Mais lorsque sa douleur amère
 N'eut plus son cher fils pour témoin,
 Elle pleura la pauvre mère !
 L'enfant qui lui disait de loin :

Ma bonne mère, adieu ! &c.

LE PETIT FRERE.

De ma sainte patrie
 J'accours vous rassurer :
 Sur ma tombe fleuri,
 Mes sœurs, pourquoi pleurer ?
 Dans son affreux mystère,
 La mort a des douceurs :
 Je vous vois sur la terre,
 Ne pleurez point, mes sœurs.

Dans les cieux je suis ange,
 Et je veille sur vous ;
 Ma joie est sans mélanges,
 Car je suis humble et doux.
 Des saintes immortelles
 Je suis le protégé,
 Dieu m'a donné des ailes,
 Mais ne m'a pas changé.

Ma souffrance est passée,
 Et mes pleurs sont taris ;
 Ma main n'est plus glacée,
 Je joue et je souris.
 Mon regard est le même,
 Et j'ai la même voix ;
 Mon cœur d'ange vous aime,
 Mes sœurs, comme autrefois.

J'ai la même figure
 Qui charmait tant vos yeux ;
 La même chevelure
 Orne mon front joyeux ;
 Mais ces boucles coupées
 Au jour de mon trépas,

De vos larmes trempées,
Ne repousseront pas !

Le ciel est ma demeure,
J'habite un palais d'or ;
Nous puisons à toute heure
Dans l'éternel trésor.
Un fil impérissable
A tissu nos habits ;
Nous jouons sur un sable
D'opale et de rubis.

Là-haut, dans des corbeilles,
Les fleurs croissent sans art ;
Les méchantes abeilles
Là-haut n'ont point de dard ;
Les roses qu'on effeuille
Peuvent encor fleurir,
Et les fruits que l'on cueille,
Ne font jamais mourir.

Les anges de mon âge
Connaissent le sommeil ;
Je dors sur un nuage,
Dans un berceau vermeil ;
J'ai pour rideau le voile
De la mère d'amour ;
Ma lampe est une étoile
Qui brille jusqu'au jour.

Le soir, quand la nuit tombe,
Parmi vous je descends :
Vous pleurez sur ma tombe,
Vos larmes, je les sens ;
Caché parmi les pierres

Oh! rendez-moi mon léger bateau,
 L'azur du lac paisible,
 Et ma rame flexible ;
 Oh! rendez-moi mon léger bateau
 Et ma cabane au bord de l'eau.

Sous les lambris où la pourpre étincelle,
 J'avais perdu ma douce liberté ;
 Car au pays je laissai ma gaieté,
 Et je perdis tout bonheur avec elle.
 Oh! rendez-moi, &c.

Le souvenir d'une sœur qui m'est chère,
 Me rappelait au sein de mon hameau ;
 Car chez les grands la vie est un tombeau ;
 Et je reviens au foyer de mon père.
 Oh! rendez-moi, &c.

MA CHAUMIERE.

Pour trouver le parfait bonheur,
 Dont le séjour est un mystère,
 Consultez toujours votre cœur ;
 Que ce guide seul vous éclaire.
 De vos ambitieux désirs
 Fuyez la trompeuse lumière,
 Et pour goûter de vrais plaisirs,
 Venez me voir dans ma chaumière.

Là, vous jouirez des faveurs
 Que me prodigue la nature :
 Vous y verrez des fruits, des fleurs
 Et le crystal d'une onde pure.

Si vous aimez un doux sommeil
 Venez dormir sur ma fougère ;
 Si vous aimez un doux réveil,
 Réveillez-vous dans ma chaumière.

Zéphyr y parfume les airs,
 Des odeurs que la rose exhale,
 Vous entendrez les doux concerts
 De la fauvette matinale ;
 Et si vous aimez la gaieté
 Que donne un travail salulaire,
 On la trouve avec la santé
 Dans le jardin de ma chaumière.

La fortune, par des remords,
 Souvent nous fait payer ses charmes ;
 Moi, je vous offre des trésors
 Qui ne coûtent jamais de larmes.
 La paix du cœur, de vrais amis,
 Mon chien, ma lyre et ma rivière,
 Peu de livres, mais bien choisis,
 Voilà les biens de ma chaumière.

LA CHAUMIERE.

Humble cabane de mon père,
 Témoin de mes premiers plaisirs,
 Du fond d'une terre étrangère,
 C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
 Et la montagne, et le hameau,

De ton agreste paysage
 Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie
 S'ouvrir de superbes palais :
 C'est toi, ma cabane chérie,
 Qui peut remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
 Dont ton nom seul saisit mon cœur ?
 Si, dans ta paisible retraite,
 Le ciel n'eût fixé mon bonheur.

MA NORMANDIE.

AIR : *Non loin du palais de Lamire.*

Quand tout renaît à l'espérance,
 Et que l'hiver fuit loin de nous,
 Sous le beau ciel de notre France
 Quand le soleil revient plus doux ;
 Quand la nature est reverdie,
 Quand l'hirondelle est de retour ;
 J'aime à revoir ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
 Et ses châlets et ses glaciers ;
 J'ai vu le ciel de l'Italie
 Et Venise et ses gondoliers ;
 En saluant chaque patrie,
 Je me disais : Aucun séjour
 N'est plus beau que ma Normandie :
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie,
 Où chaque rêve doit finir ;
 Un âge où l'âme recueillie
 A besoin de se souvenir.
 Lorsque ma muse refroidie
 Aura fini ses chants d'amour ;
 J'irai revoir ma Normandie :
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

Quand je reverrai la prairie,
 Je chanterai à mon retour
 Ce refrain qu'en d'autre patrie,
 Je redisais à chaque jour,
 Auprès de ma mère chérie,
 Pour l'égayer dans ses vieux jours :
 Je chanterai ma Normandie :
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

LES ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi, que j'adoptai pour patrie,
 Et d'où je crois me voir bannir,
 Entends les adieux de Marie,
 France, et garde son souvenir.
 Le vent souffle, on quitte la plage,
 Et, peu touché de mes sanglots,
 Dieu, pour me rendre à ton rivage,
 Dieu n'a point soulevé les flots !
 Adieu, charmant, &c.

Lorsqu'aux vœux du peuple que j'aime,
 Je ceignis les lis éclatans,
 Il applaudit au rang suprême,
 Moins qu'aux charmes de mon printems.
 En vain la grandeur souveraine
 M'attend chez le sombre Ecossais :
 Je n'ai désiré d'être reine,
 Que pour régner sur des Français.
 Adieu, charmant, &c.

L'amour, la gloire, le génie,
 Ont trop enivré mes beaux jours ;
 Dans l'inculte Calédonie,
 De mon sort va changer le cours.
 Hélas ! un présage terrible
 Doit livrer mon cœur à l'effroi :
 J'ai cru voir, dans un songe horrible,
 Un échafaud dressé pour moi.
 Adieu, charmant, &c.

France ! du milieu des alarmes,
 La noble fille des Stuarts,
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,
 Vers toi tournera ses regards.
 Mais Dieu ! le vaisseau trop rapide
 Déjà vogue sous d'autres cieux,
 Et la nuit, dans son vol humide,
 Dérobe tes bords à mes yeux !
 Adieu, charmant, &c.

BERANGER.



VAINE ATTENTE.

Sur ce rivage où t'attendait ma mère,
 Ami, pourquoi plus tôt ne pas venir,
 Seul en ces lieux j'ai fermé sa paupière,
 Oui, seul, hélas ! j'eus son dernier soupir.

▲ l'horizon lorsqu'apparut ta voile
 La pauvre mère était bien près des cieux,
 De l'espérance avait pâli l'étoile,
 Pourtant encor je lisais dans ses yeux :

Bons matelots, redoublez de courage,
 Fendez les flots, soyez vite au rivage :

Une mère qui va mourir
 Attend son fils pour le bénir.

Lorsque le soir d'une belle journée
 La pauvre mère interrogeait les cieux,
 Par la douleur son âme était navrée,
 Oh ! que de pleurs j'ai vu baigner ses yeux !
 Pourtant encore elle avait l'espérance,
 Du malheureux seul et dernier soutien,
 Elle disait, regardant vers la France :
 Pour m'embrasser demain, mon fils, revien.

Bons matelots, &c.

J'ai vu souvent son front braver l'orage,
 Quand un vaisseau demandait du secours ;
 Elle était là, priant sur le rivage,
 Croyant te voir, elle exposait ses jours.
 Quand le canon annonçait la détresse,
 Quand son silence était signe de mort,
 Je l'entendais dans sa vive tendresse,
 Je l'entendais longtemps redire encor :

Bons matelots, &c.

LE ROSSIGNOL.

Doux rossignol, reste au séjour
 Où tes petits ont pris le jour ;
 Enchante-nous par ton ramage :
 Mon cœur, instruit dans ton langage,
 Avec l'écho, redit amour.

De tes concerts mélodieux
 Tu priveras trop tôt ces lieux ;
 Quand l'automne flétrit leurs charmes,
 Quand tu nous fuis, c'est par mes larmes
 Que je répons à tes adieux.

Mais aussitôt que le printems
 Aura rendu la fleur aux champs ;
 Ah ! sois fidèle à reparaître,
 Reviens au bois qui te vit naître
 Redire encor tes doux accens.



A MA SŒUR.

AIR : *O mon pays ! heureuse terre !*

Compagne de ma tendre enfance,
 Ma sœur, après vingt ans d'absence,
 Je revois enfin le pays
 De France,
 Où vont fleurir comme jadis
 Les lis.

Mais une famille étrangère,
 Hélas ! habite la chaumière,
 Où, dans ses funèbres adieux,
 Ma mère
 Nous dit : Soyez longtemps heureux
 Toux deux.

Le château n'a plus ses tourelles,
 Mais au printems les hirondelles,
 Comme autrefois à ces débris,
 Fidèles,
 Y font encor pour leurs petits
 Des nids.

Sur la montagne solitaire,
 Il n'est plus l'arbre tutélaire,
 Où pour charmer ses longs travaux,
 Mon père
 Nous racontait des fabliaux
 Si beaux.

LES SOUVENIRS.

AIR : *O mon pays ! heureuse terre !*

Combien j'ai douce souvenance
 Du joli lieu de ma naissance,
 Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
 De France !
 O mon pays, sois mes amours !
 Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
 Au foyer de notre chaumière,
 Nous pressait sur son cœur joyeux,
 Ma chère ?
 Et nous basons ses blancs cheveux,
 Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
 Qu'effleurait l'hirondelle agile ?
 Du vent qui courbait le roseau
 Mobile,
 Et du soleil couchant sur l'eau
 Si beau ?

Ma sœur te souvient-il encore
 Du château que baignait la Daure,
 Et de cette tant vieille tour
 Du Maure,
 Dont l'airain sonnait le retour
 Du jour ?

CHATEAUBRIAND.

LA PRIERE DU CHATELAIN.

AIR : *Quand je veux chasser la tristesse.*

Déjà le vent du soir soupire
 Dans les vieux débris de la tour,
 Déjà le flot du lac expire
 En murmurant la fin du jour ;
 Mais on dirait qu'à la rivière
 L'écho redit un chant lointain.

Ecoutez bien,
 C'est la prière du Châtelain,
 Du châtelain ;
 Ecoutez bien,
 C'est la prière,
 C'est la prière du châtelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,
 Module ses refrains d'espoir ;
 L'airain sacré de la colline
 Annonce l'angelus du soir ;
 Tandis qu'on prie à la chaumière,
 Au loin résonne un chant lointain,
 Ecoutez, &c.

Là-bas il est dans la vallée ;
 Au bois où souffle le zéphir,
 Il prie au pied d'un mausolée,
 Tombe chère à son souvenir.
 Sa voix se mêle avec mystère
 Aux chansons du hameau voisin.
 Ecoutez, &c.

LA CROIX DE MA MERE.

AIR : *Un jour pur, &c.*

Celle qui m'a donné la vie
 Est dans le champ des noirs cyprès,
 Pour ne se réveiller jamais.
 Dans ce lieu sombre et solitaire
 Tous les jours je verse des pleurs ;
 Au pied de la croix de ma mère
 Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pèlerinage,
 Je crois entendre autour de moi
 Sa voix à travers un nuage,
 Qui me dit, " Je veille sur toi ! "
 Et comme un baume salulaire
 Ces mots apaisent mes douleurs.
 Au pied de la croix, &c.

Sur la terre pauvre orpheline,
 Je ne savais plus que pleurer ;
 Mais vers la croix je m'achemine,
 Et sa voix me dit d'espérer.
 Je me résigne, et sur la pierre
 Où seront un jour nos deux cœurs,
 Au pied de la croix, &c.

LE JEUNE MALADE.

Dans la solitaire bourgade,
 Rêvant à ses maux tristement,
 Languissait un pauvre malade
 D'un long mal qui va consumant.
 Il disait : Gens de la chaumière,
 Voici l'heure de la prière
 Et le tintement du beffroi :
 Vous qui priez, priez pour moi.

Mais quand vous verrez la cascade
 Se couvrir de sombres rameaux,
 Vous direz : Le jeune malade
 Est délivré de tous ses maux.
 Lors revenez sur cette rive
 Chanter la complainte naïve

Et quand tintera le beffroi,
 Vous qui priez, priez pour moi.

Quand à la haine, à l'imposture
 J'opposais des mœurs et le temps,
 D'une vie honorable et pure
 Le terme approche ; je l'attends.
 Il fut court mon pèlerinage !
 Je meurs au printems de mon âge ;
 Mais du sort je subis la loi.
 Vous qui priez, priez pour moi.

MILLEVOYE.

ADIEUX A CHATEAUBRIAND.

Dors au bruit de la mer profonde,
 Qui porta tes premiers destins ;
 Alors que pèlerin du monde,
 Tu voguais vers des bords lointains.
 Dors sur ce rocher solitaire,
 Où tu jouais naïf enfant ;
 Dors en paix, l'humble croix de pierre
 Abrite le front du croyant.

Tes pas ont foulé mainte plage,
 Tes yeux ont vu bien des douleurs ;
 Partout l'homme est né pour l'orage,
 Pour la souffrance et pour les pleurs.
 Mais partout aussi la prière
 Et le protège et le défend.
 Dors en paix, &c.

Descends dans la nuit solennelle,
 Toi qui ne crains rien de la mort ;
 Le temps est sombre . . . Dieu t'appelle,
 Châteaubriand voici le port !
 Sur ce rocher venait ta mère
 Ecouter la plainte du vent.
 Dors en paix l'humble croix de pierre
 Abrite le Breton croyant.

ARISTIDE DE LATOUR.

SOUVENIRS DU JEUNE AGE.

Souvenirs du jeune âge
 Sont gravés dans mon cœur,
 Et je pense au village
 Pour rêver le bonheur.
 Ah ! ma voix vous supplie
 D'écouter mon désir :
 Rendez-moi ma patrie,
 Ou laissez-moi mourir.

De nos bois le silence,
 Les bords d'un clair ruisseau,
 La paix et l'innocence
 Des enfans du hameau ;
 Ah ! voilà mon envie,
 Voilà mon seul désir :
 Rendez-moi, &c.



L'INFORTUNE.

AIR : *Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?*

Si jeune encor, je connais l'infortune,
Et la douleur empoisonne mes jours.
Hélas ! pourquoi d'une vie importune
Le sort cruel prolonge-t-il le cours ?

Les doux instans de ma paisible enfance
Me promettaient le plus doux avenir.
J'ai tout perdu, jusques à l'espérance ;
Présage vain, je suis né pour souffrir.

Adieu ! beaux jours, dont j'entrevois l'aurore !
Adieu ! plaisirs, que j'ai si peu connus !
Heureux momens, il ne me reste encore
Que la douleur de vous avoir perdus.

SUR MON ROCHER.

Ils vont courant la terre,
En cherchant le bonheur ;
Mais ils n'en trouvent guère
Qu'une faible lueur.
Le bonheur je le trouve
Sans le chercher
Et je l'éprouve
En fredonnant sur mon rocher.

Demandant à la ronde
Un instant de gaieté,
Ils vont courant le monde,
Le cœur tout attristé.

La gaieté je la trouve,
 Sans la chercher
 Et je l'éprouve
 En fredonnant sur mon rocher.



LE BONHEUR DE LA SOLITUDE.

AIR : *Le sombre hiver va disparaître.*

Dans cette aimable solitude,
 Sous l'ombrage de ces ormeaux,
 Exempt de soins, d'inquiétude,
 Mes jours s'écourent en répos.

Jouissant enfin de moi-même,
 Ne formant plus de vains désirs,
 J'éprouve que le bien suprême
 C'est la paix et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie,
 Mes fruits sont doux, mon lait est pur,
 Sous mes pieds la terre est fleurie,
 Le ciel sur ma tête est d'azur.

Si quelquefois un noir orage
 Me cause un moment de frayeur,
 Elle passe avec le nuage ;
 L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde, où tout inquiète,
 L'homme est en proie à la douleur ;
 A peine est-il dans la retraite,
 Que le calme naît dans son cœur.

De même cette onde en furie,
 Court dans ces rocs en bouillonnant :
 Dès qu'elle arrive à ma prairie,
 Elle serpente doucement.

FLORIAN.

LE NID DE FAUVETTE.

Je le tiens, ce nid de fauvette !
 Ils sont deux, trois, quatre petits !
 Depuis si long-temps je vous guette !
 Pauvres oiseaux, vous voilà pris.
 Criez, sifflez, petits rebelles,
 Débattiez-vous ; oh ! c'est en vain :
 Vous n'avez point encor vos ailes,
 Comment vous sauver de mes mains ?

Mais, quoi ! n'entends-je pas la mère
 Qui pousse des cris douloureux ?
 Oui, je le vois, oui, c'est leur père
 Qui vient voltiger autour d'eux.
 Ah ! pourrais-je causer leur peine,
 Moi qui, l'été, dans nos vallons,
 Venais m'endormir sous un chêne,
 Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère
 Un méchant venait me ravir !
 Je le sens bien, dans sa misère,
 Elle n'aurait plus qu'à mourir :
 Et je serais assez barbare
 Pour vous arracher vos enfans !
 Non, non, que rien ne vous sépare ;
 Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
 A voltiger auprès de vous ;
 Qu'ils écoutent votre ramage,
 Pour former des sons aussi doux ;
 Et moi, dans la saison prochaine,
 Je reviendrai dans les vallons,
 Dormir quelquefois sous un chêne,
 Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

LA LEÇON D'UN PERE A SON FILS,
 AGE' DE 3 ANS.

AIR : *Quand tout renaît à l'espérance.*

Mon fils, ma tendresse m'inspire ;
 Je vais te faire la leçon ;
 Tu ne sais encor que sourire,
 Mais viendra l'âge et la raison.
 Je me montrerai peu sévère ;
 Et je désire avec ardeur,
 Mon fils, que la leçon d'un père
 Puisse à jamais se graver dans ton cœur.

Il est un Dieu dont la puissance
 Protège chacun ici-bas ;
 Le ciel, dans sa munificence,
 Nous le révèle à chaque pas.
 Matin et soir, que ta prière
 Soit adressée au Créateur.

Mon fils, &c.

Contre les écueils de ce monde
 En vain plus d'un a combattu ;

K

Fais que ton avenir se fonde
 Sur le travail et la vertu.
 Riche, soulage la misère ;
 Du faible sois le défenseur.
 Mon fils, &c.

Pour celle qui, dans ton jeune âge,
 Te prodigue des soins touchants,
 Tu dois être soumis et sage ;
 Tu protégeras ses vieux ans.
 Laisse-toi guider par ta mère :
 Son plus doux rêve est ton bonheur.
 Mon fils, &c.

Tu voudras connaître l'histoire
 De ton pays, si grand, si beau ;
 Je te parlerai de la gloire
 Qui couronne son vieux drapeau.
 La patrie est une autre mère,
 Qu'il faut servir avec honneur.
 Mon fils, &c.

La mort avide de pâture,
 Sans compter nous moissonne tous.
 Selon l'ordre de la nature,
 Mon fils, tu dois vivre après nous ;
 Que notre asyle funéraire
 Soit le témoin de ta douleur.
 Mon fils, &c.



L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT.

STE. HELENE, 1821.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle,
 Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi ?
 Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle ?
 Ne suis-je pas étranger comme toi ?

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître
 Un sort cruel te chasse ainsi que moi ;
 Viens déposer ton nid sur ma fenêtre,
 Ne suis-je pas voyageur comme toi ?

Dans ce désert le destin nous rassemble,
 Ah ! ne crains pas d'y rester avec moi ;
 Si tu gémis, nous gémirons ensemble ;
 Ne suis-je pas exilé comme toi ?

Quand le printems reviendra te sourire,
 Tu quitteras et ton exil et moi,
 Tu voleras au pays du zéphire,
 Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ?

LES REGRETS DE LA CAMPAGNE.

AIR CONNU.

Loin des châlets qui m'ont vu naître,
 Dans les cités portant mes pas,
 Mon cœur séduit voulut connaître
 D'autres peuples, d'autres climats.
 O mon pays ! de tes belles campagnes,
 Je garde au moins un touchant souvenir ;

Et loin de toi ce refrain des montagnes,
 Me fait toujours palpiter de plaisir.
 Palpiter de plaisir.
 Tra-la-la-la-la-la-la-la-la-la-Tra-la,
 Ce refrain dont je garde un touchant souvenir,
 Me fait toujours palpiter de plaisir.

Que je regrette au sein des villes
 La douce paix de nos hameaux ;
 Nos cieus d'asur, nos lacs tranquilles,
 Nos jours de fête, et nos travaux.
 O mon pays ! &c.

Quand reverrai-je la colline
 Où l'on respire un air si frais,
 Et le château qui la domine,
 Et ses jardins et ses bosquets ?
 O mon pays ! &c.

MA PAUVRE GRAND' MERE.

Non, rien n'était bon, sur la terre,
 Comme notre Grand'mère ;
 Seulement d'y penser,
 Cela me fait pleurer !

C'était une petite vieille,
 Toujours, toujours de bonne humeur ;
 Ayant bon œil et fine oreille,
 Et surtout un excellent cœur.
 Il me semble la voir encore
 Assise dans son grand fauteuil,

Aux jeux, que sa voix fait éclore,
 Elle sourit du coin de l'œil,
 Car rien n'était bon, &c.

Souvent au refrain de la danse
 Doucement elle s'endormait ;
 Sondain, chacun faisait silence !
 Comme nous tous, chacun l'aimait.
 Mais à ses enfans, dans son rêve,
 Elle disait, tendant les bras :
 " Je veux que la danse s'achève. . . .
 Je dors mieux au bruit de vos pas.
 Non rien n'était bon, &c.

Un jour, se sentant affaiblie,
 Elle fit signe de la main
 Que l'on ouvrît sa jalousie,
 Que parfumaient rose et jasmin,
 Et nous dit, fermant sa paupière :
 " Je vais dormir entre vos bras :
 Vous, enfans, comme à l'ordinaire,
 Supposez que je n'y suis pas. "
 Et, pour toujours, notre grand'mère
 Alors quitta la terre
 Seulement d'y penser,
 Cela me fait pleurer.

NOTRE DAME DE LA MER.

Notre chant est sans mesure,
 Nous sommes pauvres pêcheurs ;
 Mais sous nos habits de bure,
 Nous prions avec nos cœurs.

Préservez notre nacelle
 Du gros temps et de l'éclair ;
 Et si vous veillez sur elle,
 Nous vous dirons cinq *pater*,
 Notre Dame de la mer !

Mais, si la tempête gronde,
 Prenez soin de nos enfans ;
 Car ils n'ont que vous au monde,
 Lorsque nous sommes absens.
 Vous qui commandez aux lames,
 Vous qui parlez à l'éclair,
 Consolez nos pauvres âmes ;
 Nous vous dirons cinq *pater*,
 Notre Dame de la mer !

Nous partons, et notre barque
 Doit revenir dans trois jours ;
 Mais quand le pêcheur s'embarque,
 Bien souvent c'est pour toujours.
 S'il nous faut subir l'épreuve,
 Nous dirons sous votre main :
 Souvenez-vous de la veuve,
 N'oubliez pas l'orphelin,
 Sainte mère du marin !

LE CLOCHER DE MON VILLAGE.

Chez nous il est un monastère,
 Qui s'élève au milieu des bois ;
 Souvent sa cloche, avec mystère,
 Nous jette de mourantes voix.
 Il me souvient qu'en mon jeune âge,

Je l'écoutais dans le lointain ;
 Mais du clocher de mon village
 J'aimais mieux le timbre argentin !

Un jour, pour la terre étrangère,
 Il me fallut quitter ces lieux,
 Ces lieux où je quittais ma mère
 Et qu'en pleurant suivaient mes yeux...
 Mais, quand je perdis leur image,
 Long-temps encor, dans le lointain,
 Du beau clocher de mon village
 J'entendis le timbre argentin !

Mais je reviens et plus j'avance,
 Le buisson, la fleur, le ruisseau,
 M'apporte un doux parfum d'enfance,
 Un doux parfum de mon hameau.
 Et comme aux jours de mon jeune âge,
 J'entends déjà dans le lointain
 Du beau clocher de mon village
 Résonner le timbre argentin.

LE SIECLE PASTORAL.

AIR : *Le sombre hiver va disparaître.*

Précieux jours, dont fut ornée
 La jeunesse de l'univers,
 Par quelle triste destinée
 N'êtes-vous plus que dans nos vers ?

La terre aussi riche que belle
 Unissait, dans ces heureux temps,
 Les fruits d'une automne éternelle
 Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers était champêtre,
Tous les hommes étaient bergers ;
Les noms de sujets et de maître
Leur étaient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtaient même tranquillité.

Leurs toits étaient d'épais feuillages ;
L'ombre des saules, leurs lambris ;
Les temples étaient des bocages ;
Les autels des gazons fleuris.

Ils n'avaient point d'Aréopages,
Ni de capitales fameux ;
Mais n'étaient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étaient les vrais heureux ?

Ils ignoraient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin ;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

On ignorait dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre
N'avait point ravi les métaux ;
Ni soufflé le feu de la guerre.
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,

Ne connaissaient que le rivage
Qui les avait vus au berceau.

La mort, qui pour nous a des ailes,
Arrivait lentement pour eux ;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtaient ses coups douloureux.

O règne heureux de la nature !
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours ?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours ?

GRESSET.

LE ROSIER.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter, sous ma fenêtre,
Perchés sur ses jeunes rameaux.

Petits oiseaux, troupe joyeuse,
Ah ! par pitié ne chantez pas :
Mon fils qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les périls du Nouveau Monde,
Il nous fuit, il brave la mort !
Hélas ! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port ?

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps ;
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le moi tous les ans.

L

SUR L'OCEAN DU MONDE.

Sur l'océan du monde
 Puisqu'il me faut voguer,
 Malgré le vent qui gronde
 Je vais donc m'embarquer.

Ciel, conduis ma nacelle,
 Pour qu'elle, pour qu'elle,
 Ciel, conduis ma nacelle,
 Pour qu'elle arrive au port.

Vers le céleste pôle
 Tend toute mon ardeur ;
 La grâce est ma boussole,
 Le pilote est mon cœur.
 Ciel, conduis, &c.

Dans le triste passage
 De la vie à la mort,
 Mon corps, par son naufrage,
 Mettra mon âme au port.
 Ciel, conduis, &c.

Là les saints et les anges
 M'attendent chaque jour,
 Pour chanter les louanges
 D'un Dieu rempli d'amour.
 Ciel, conduis, &c.

Dans ce séjour paisible,
 Mon âme, en sûreté,
 Aura un sort tranquille
 Pour une éternité.
 Ciel, conduis, &c.

L'AVEUGLE ET SON CHIEN.

Au pied d'une antique chapelle
 Un pauvre aveugle était assis ;
 Près de lui faisait sentinelle
 Un chien, le meilleur des amis ;
 Damon passe Son char rapide
 Ecrase l'appui du malheur
 Le vieillard, aux cris de son guide,
 Exhale en ces mots sa douleur :

Si de mon front sexagénaire
 Les rides causaient tes dédains,
 Si les lambeaux de ma misère
 Blessaient tes regards inhumains,
 De mon existence pénible
 Tu pouvais trancher le lien ;
 Mais, dis-moi, jeune homme insensible,
 Dis-moi, que te faisait mon chien ?

Alors que d'une voix mourante,
 Dévoré par l'horrible faim,
 Je tendais un main tremblante
 Pour mendier un peu de pain,
 Avare de ton opulence
 Tu pouvais ne me donner rien ;
 Tu détruis ma seule espérance :
 Je ne vivais que pour mon chien !

Il veillait sur moi dès l'aurore,
 Présentant la coupe aux bienfaits ;
 La nuit, Médor veillait encore
 Le réduit où je reposais.
 Mon chien était dans ma détresse
 Mon seul ami, mon seul soutien
 Où puis-je traîner ma vieillesse ?
 Jeune homme, regarde mon chien !

Comme toi je fus jeune et riche,
 Je montais un coursier fougueux !
 Mais dans ce rang que l'or affiche
 Je respectais le malheureux.
 Quand un vieillard, sur la poussière,
 De moi réclamait quelque bien ;
 Mon cœur soulageait sa misère
 Et ma main caressait son chien.

Si quelque jour le sort contraire
 Te réduisait à mendier ;
 Si le passant à ta prière
 Refusait un simple denier,
 Ah ! puisses-tu dans tes alarmes
 Trouver un Médor pour soutien,
 Et repentant, verser des larmes
 De m'avoir privé de mon chien !

LEVY.

L'ECHO DE LA VALLEE.

Echo de la vallée,
 Ecoute-moi prier, mais sois silencieux :
 Je prie au mausolée
 Où dorment mes ayeux.

Ma mère aussi repose
 Sous ce sombre cyprès ;
 Elle y vint quand la rose
 Fleurit dans nos bosquets,
 Ou lorsque le serin construit ses nids mollets
 Dans le feuillage épais.

D'où vient, pauvre orpheline,
 D'où vient que mes momens sont traversés
 L'oiseau sur l'aubépine [d'ennuis ?
 Chante, et moi je gémis.

Moi, comme lui naguère,
 Je chantais mon refrain ;
 Mais tu mourais, ma mère,
 O le cruel destin !
 Je suis triste, et mes yeux toujours pleurent
[mon sort.
 Ah ! quand viendra la mort !

Oui, quand viendra cette heure
 Où j'irai reposer sans crainte et sans adieu
 Dans la haute demeure
 Au sein de notre Dieu ?



LE GARDIEN DE LA CITADELLE.

Gardien de la citadelle,
 Vois donc, si tu veux m'ouvrir,
 Pour remplir ton escarcelle
 Tout ce que je puis t'offrir ;
 Vois cet anneau, cette chaîne,
 Et ces riches bracelets,
 Pareils à ceux d'une reine.
 Ouvre-moi donc, et prends-les.
 —Non, lui dit la sentinelle,
 Tout au loin portez vos pas ;
 Non, à mon devoir fidèle,
 Je n'ouvre pas, je n'ouvre pas,
 Non, non, je n'ouvre pas.

Ne demande pas, ordonne.
 Dis, pour te récompenser,
 Que veux-tu que je te donne,
 Si tu me laisses passer ?
 J'ai, vois-tu, de la puissance,
 Je suis plus riche qu'un roi :
 Parle, ami, sans défiance,
 Dis, que veux-tu, réponds-moi.
 —Rien, reprit la sentinelle,
 Tout au loin portez vos pas ;
 Car, à mon devoir fidèle,
 Je n'ouvre pas, je n'ouvre pas,
 Non, non, je n'ouvre pas.

Tiens, ouvre-moi ; pour ta mère,
 Prends, ami, voici de l'or ;
 En songeant à sa misère,
 Peux-tu refuser encor ?
 Vraiment, ton refus m'étonne,
 Tu ne m'as donc pas compris :
 Ta pauvre mère est si bonne,
 Serais-tu donc mauvais fils ?
 —Ah ! reprit la sentinelle,
 Ma mère est bien pauvre, hélas !
 Mais Dieu veillera sur elle,
 Je n'ouvre pas, je n'ouvre pas,
 Non, non, je n'ouvre pas.



LOUIS XVI AUX FRANÇAIS. (a)

O mon peuple, que vous ai-je donc fait ?
 J'aimais la vertu, la justice ;
 Votre bonheur fut mon unique objet,
 Et vous me traînez au supplice.

Français, Français, n'est-ce pas parmi vous
 Que Louis reçut la naissance ?
 Le même ciel nous a vus naître tous ;
 J'étais enfant dans votre enfance.

O mon peuple, ai-je donc mérité
 Tant de tourmens et tant de peines ?
 Quand je vous ai donné la liberté,
 Pourquoi me chargez-vous chaînes ?

Tout jeune encore, tous les Français en moi
 Voyaient leur appai tutélaire ;
 Je n'étais pas encore votre roi,
 Et déjà j'étais votre père.

(a) *Couplets pour accompagner cette chanson.*

LES GARDES DE LOUIS XVI.

Volez avec nous au combat,
 Vengeons et l'autel et le trône :
 A l'autel rendons son éclat,
 A Louis rendons sa couronne.

LES REVOLUTIONNAIRES.

Trop longtemps abusés par de vils imposteurs,
 De leur ambition nous sommes la victime ;
 Brisons ce sceptre impur qui causa nos malheurs
 Et sachons secouer le joug qui nous opprime.

Quand je montai sur ce trône éclatant
 Que me distina ma naissance,
 Mon premier pas dans ce poste brillant
 Fut un édit de bienfaisance.

Nommez-les donc, nommez-moi les bienfaits
 Dont ma main signa la sentence ?
 Un seul jour vit périr plus de Français
 Que les vingt ans de ma puissance.

Si ma mort peut faire votre bonheur,
 Prenez mes jours, je vous les donne.
 Votre bon roi, déplorant votre erreur,
 Meurt innocent et vous pardonne.

O mon peuple, recevez mes adieux,
 Soyez heureux, je meurs sans peine,
 Puisse mon sang, en coulant sous vos yeux,
 Dans vos cœurs éteindre la haine !

L'OISEAU BLEU.

Il est tard, l'ange est passé,
 Déjà le jour est baissé,
 Et l'on n'entend pour tout bruit
 Que le ruisseau qui s'enfuit ;
 Endors-toi, mon fils, c'est moi,
 Il est tard et ton ami,
 L'oiseau bleu, s'est endormi.

Dors, la fée arrivera.
 Puis elle t'apportera,

Pendant que tu dormiras,
Tous les fruits que tu voudras.
Endors-toi, &c.

Je vois se fermer tes yeux,
Tes yeux bleus comme les cieus :
Tu vas dormir; n'est-ce pas ?
Il s'endort... chantons bien bas.
Endors-toi, &c.

MA VOCATION.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant,
Etouffé dans la foule
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit :
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu, &c.

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.

La liberté m'enchanté,
 Mais j'ai grand appétit.
 Le bon Dieu, &c.

Chanter, ou je m'abuse,
 Est ma tâche ici-bas ;
 Tous ceux qu'ainsi j'amuse
 Ne m'aimeront-ils pas ?
 Quand un cercle m'enchanté,
 Quand le vin divertit,
 Le bon Dieu me dit : Chante,
 Chante, pauvre petit.

BERANGER.

A MA MERE.

Ma bonne mère,
 Objet des plus doux sentimens,
 Reçois mon hommage sincère,
 Mes tendres vœux, mes simples chants,
 Ma bonne mère.

Je veux, ma mère,
 De ta vie embellir le cours ;
 Je veux d'une trame légère,
 Former le tissu de tes jours,
 Ma bonne mère.

Pour toi, ma mère,
 Au ciel j'adresse des souhaits :
 Seigneur, exauce ma prière,
 Si je demande tes bienfaits,
 C'est pour ma mère.

Tout pour ma mère,
 Est la divise de mon cœur ;
 Ah ! s'il est des biens sur la terre,
 Je n'en veux point : que mon bonheur
 Soit pour ma mère.

LE MAL DU PAYS.

Hélas ! qui pourrait oublier
 Le triste sort
 Du noble et vaillant chevalier
 Jean de Montfort ?
 Pour suivre le prince et la reine
 Vers le saint lieu,
 A son beau pays d'Aquitaine
 Il dit adieu.

Bientôt, près du saint roi Louis,
 Fait prisonnier,
 Il devint d'un pauvre dervis
 Le jardinier,
 Et, loin du ciel de la patrie,
 L'infortuné
 Aux bords déserts de la Syrie
 Fut amené.

Là, se rappelant un séjour
 Qui lui fut cher,
 Il venait rêver chaque jour
 Près de la mer ;
 Chaque jour, assis sous l'ombrage
 D'un noir cyprès,
 Il confiait à ce rivage
 Ses vains regrets.

Ainsi l'infortuné martyr,
 Dans ses ennuis,
 Se consumait au souvenir
 De son pays,
 Et quand sur un lit de souffrance
 Il fut mourant,
 Sa bouche encor nommait la France
 En expirant.

EDMOND GERAUD.

LA NOSTALGIE.

AIR de la République.

Vous m'avez dit : " A Paris, jeune pâtre,
 " Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchans :
 " Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
 " T'auront bientôt fait oublier les champs."
 Je suis venu ; mais voyez mon visage.
 Sous tant de feux mon printemps s'est fané,
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village
 Et la montagne où je suis né !

La fièvre court triste et froide en mes veines ;
 A vos désirs cependant j'obéis.
 Les grands repas, ces tables toujours plaines,
 J'y meurs, hélas ! j'ai le mal du pays.
 En vain l'étude a poli mon langage ;
 Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et ses dimanches si joyeux !

Avec raison vous méprisez nos veilles,
 Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
 De la féerie égalant les merveilles,
 Votre opéra confondrait nos sorciers.
 Au saint des saints le ciel rendant hommage,
 De vos concerts doit emprunter les sons.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et sa vallée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
 M'ont à moi-même inspiré des dédains.
 Des monumens j'admire ici la foule ;
 Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins ;
 Palais magique, on dirait un mirage
 Que le soleil colore à son coucher.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre ;
 Près de mourir il retourne à ses dieux.
 Là bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre ;
 Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
 J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
 L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la houlette et le pain bis !

Qu'entends-je, ô ciel ! pour moi rempli d'alarmes :
 " Pars, dites-vous ; demain, pars au réveil.
 " C'est l'air natal qui séchera tes larmes ;
 " Va reflleurir à ton premier soleil."
 Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
 Où l'étranger reste comme enchanté.
 Ah ! je revois, je revois mon village,
 Et la montagne où je suis né.

LA BRIGANTINE.

La brigantine
 Qui va tourner,
 Roule et s'incline
 Pour m'entraîner.
 O vierge Marie,
 Pour moi priez Dieu !
 Adieu, patrie,
 Provence, adieu !

Mon pauvre père
 Verra souvent
 Pâler ma mère
 Au bruit du vent.
 O vierge Marie,
 Pour moi priez Dieu !
 Adieu, patrie,
 Ma mère, adieu !

Ma sœur se lève,
 Et dit : Déjà
 J'ai fait un rêve,
 Il reviendra.
 O vierge Marie,
 Pour moi priez Dieu !
 Adieu, patrie,
 Ma sœur, adieu !

PRES DU BERCEAU.

Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclorre,
 Court épier le réveil de l'aurore
 Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein,

Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin :
 Ange des cieux, que seras-tu sur terre ?
 Homme de paix, ou bien homme de guerre ?
 Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,
 Brillant poète, orateur, général ?
 En attendant, sur mes genoux,
 Ange aux yeux bleus, endormez-vous !

Son œil le dit, il est né pour la guerre :
 De ses lauriers comme je serai fière !
 Il est soldat ; le voilà général !
 Il court, il vole, il devient maréchal !
 Le voyez-vous, au sein de la bataille,
 Le front radieux, traverser la mitraille ?
 L'ennemi fuit ; tout cède à sa valeur.
 Sonnez, clairons, car mon fils est vainqueur.
 En attendant, sur mes genoux,
 Beau général, endormez-vous !

Mais non, mon fils, ta mère en ses alarmes
 Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes ;
 Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
 Loin des périls, sous les regards de Dieu !
 Sois cette lampe à l'autel allumée,
 De la prière haleine parfumée ;
 Sois cet encens qu'offre le séraphin,
 A l'Eternel avec l'hymne divin !
 En attendant, sur mes genoux,
 Mon beau lévite, endormez-vous !

Pardon, mon Dieu, dans ma folle tendresse,
 J'ai de vos lois méconnu la sagesse.
 Si j'ai péché, ne punissez que moi !
 J'ai seule, en vous, Seigneur, manqué de foi !
 Près d'un berceau, le rêve d'une mère

Devrait toujours n'être qu'une prière.
 Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant:
 Vous voyez mieux et vous l'aimez autant.
 Et toi, mon ange aux yeux si doux,
 Repose en paix sur mes genoux !

A. NETTEMENT.



LA PRIERE DU PECHEUR.

Refrain.

La nuit profonde
 S'étend sur l'onde !
 La foudre gronde
 Avec fureur !
 Sainte Madone,
 O ma patronne,
 Sois toujours bonne
 Pour le pêcheur.

Allons, courage !
 Bravons l'orage !
 Pourquoi gémir
 S'il faut périr ?
 Rive natale,
 Sois moins fatale
 A mon retour
 En mon séjour.

Le flot rebelle
 Trompe mon zèle ;
 Vite en travail,

Mon gouvernail !
 Tu vois ma peine,
 O Carthagène,
 Pour moi, ce soir,
 Non, plus d'espoir !

A coups de rames
 Brisons les lames !
 Le vent du nord
 Me pousse à bord.
 -Ah ! la tempête
 Fond sur ma tête !
 Tout est en feu
 Grâce, ô mon Dieu !

CREVEL DE CHARLEMAGNE.

LE RETOUR.

Apaise-toi, vague fatale,
 Voici le moment fortuné ;
 J'aperçois la rive natale,
 Le beau pays où je suis né.

Oui, je le reconnais aux transports que j'éprouve,
 C'est lui, c'est mon pays qu'on découvre là-bas ;
 Semblable à l'ami qu'on retrouve,
 Et qui de loin nous tend les bras.
 Apaise-toi, &c.

C'est ma ville ; voilà ses falaises, ses grèves,
 Son église, son port avec ses vieux murs gris.
 Dieu ! j'entends comme dans mes rêves
 Ma mère m'appeler à grands cris.
 Apaise-toi, &c.

Je vais donc la revoir, ô bonheur sans mélange !
 Voir ma mère ! une mère ! est-il rien de plus doux ?
 C'est l'étoile, c'est le bon ange
 Que le Seigneur nous donne à tous.
 Apaise-toi, &c.

LES DEUX FRÈRES SAVOYARDS.

Mon frère, mon frère,
 Vois-tu là-bas, là-bas, là-bas ?
 — Mon frère, mon frère,
 C'est le pays, pressons le pas.

Duo.

Rien qu'en voyant notre campagne
 Je sens déjà battre mon cœur.
 Vois tout là-bas, c'est la montagne,
 La montagne, c'est le bonheur !
 Oui, tout là-bas, c'est la montagne,
 C'est le bonheur ! c'est le bonheur !
 Oui, tout là-bas, c'est la montagne,
 C'est le bonheur ! c'est le bonheur !

Comme en quittant notre village
 Nous ressentions de la douleur !
 — Je te disais : Prenons courage,
 Mais chaque pas brisait mon cœur.
 Autant que moi tu souffrais, oui, mon frère,
 Car tu pleurais ; va, je le croyais bien.
 — J'aurais voulu te cacher, mon bon Pierre,
 Tout mon chagrin, et prendre tout le tien.
 Mon frère, &c.

Quel bon soleil ! sens-tu, mon frère ?
 C'est un bon temps pour nos moissons.
 — C'est un bon temps pour notre mère,
 Notre mère que nous aimons.

Notre voyage attristait sa vieillesse,
 Elle pleurait déjà depuis longtemps ;
 Mais le bon Dieu qui voyait sa tristesse
 A rappelé bien vite ses enfans.

Mon frère, &c.

Et maintenant, bien de l'ouvrage
 A qui, sans nous, ramonera.

— Et maintenant, un bon voyage
 Au savoyard qui partira.

Nous lui dirons ce que notre bon père,
 Tu t'en souviens, nous a dit en mourant :
 — “ Heureux l'enfant qui rapporte à sa mère
 Un cœur honnête avec un peu d'argent ! ”
 Mon frère, &c.

PLAINTE DU CAPTIF.

Que mon sort est funeste !
 Adieu, mes bons amis ;
 Au régiment je reste,
 Vous allez au pays !
 Oui, j'en perdrai la vie,
 Par la douleur que j'ai ;
 Seul de ma compagnie,
 Je n'ai pas mon congé.
 Adieu donc, adieu donc,
 Mes amis mon pays.

Ils vont revoir leur mère,
 Et la mienne auprès d'eux
 Va courir la première
 Pour combler tous ses vœux.
 O mère que j'adore !
 Tu les verras sans moi !
 Combien longtemps encore
 Je vais penser à toi !
 Adieu, &c.

Canton, qui m'as vu naître
 Et qui reçus ma foi,
 Je vais mourir peut-être,
 Et pour d'autres que toi !
 Ah ! calmez ma souffrance,
 Dites à mes amis,
 Que si je meurs en France,
 Mon cœur est au pays.
 Adieu, &c.

APRES LE TRAVAIL.

Remplie est notre tâche,
 Et vive le plaisir !
 Après travail relâche :
 Courons nous divertir.

Au jeu qui nous réclame
 Livrons-nous pleins d'ardeur :
 La joie inspire l'âme
 Et plaît au créateur.

Que ce Dieu tutélaire
 Pour nous est généreux !

Ainsi qu'un tendre père,
Il comble tous nos vœux.

De notre jeune enfance
Toujours il est l'appui ;
Sans borne est sa clémence :
Louange et gloire à lui.

LE PAUVRE.

Je suis pauvre ! . . sur la terre
Nul ami ne m'est resté . . .
Tous ont fui quand la misère
S'est assise à mon côté.

Solitaire
Sur la terre,
Sans amis,
Pauvre je vis !

Et pourtant . . dans mon enfance,
Je m'en souviens . . autrefois
J'étais heureux d'espérance,
Dans l'avenir j'avais foi ! . . .

Mais l'aurore
S'évapore . .
Vient le soir,
Et nul avoir !

Chut, écoutons ! l'heure sainte
Sonne et dit : Pauvre, à genoux !
A vos pieds je mets ma plainte,
Vierge, je m'adresse à vous !

Mon amie,
C'est Marie ;
Mon espoir
Est son pouvoir ! . .

PETIT PIERRE LE MARIN.

Petit Pierre était enfant
 Et déjà marin dans l'âme ;
 Il voguait sur le torrent
 Et jouait avec sa rame.
 Rêvant de brillans destins,
 A sa mère qui soupire
 Il ne parlait que navire
 Et que voyages lointains.
 " Ah ! ne crains rien, bonne mère,
 Va, je ferai mon chemin. "

Ainsi disait Petit Pierre,
 Petit Pierre le marin.

" Petit Pierre, il faut partir !
 Malgré ma douleur affreuse,
 De ton brillant avenir
 Suis la route glorieuse ! " . . .
 La pauvre mère pleura,
 Et pendant vingt ans d'absence
 Si grande était sa souffrance
 Que sa raison s'égara
 " Ah ! disait la tendre mère,
 Dieu, toi qui vois mon chagrin,
 Prends pitié de Petit Pierre,
 Petit Pierre le marin. "

Un jour elle entend des cris ! . . .
 Non, non, ce n'est point un rêve !
 Dans ses deux bras, c'est son fils
 Qu'elle presse et qu'elle enlève !
 Bonheur qui n'a pas d'égal !
 Ah ! combien sa mère est fière !
 Il porte, le Petit Pierre,

Le riche habit d'amiral !
 Et Pierre dit à sa mère :
 " Vois ! j'ai bien fait mon chemin,
 Embrasse ton Petit Pierre,
 Petit Pierre le marin ."



EN VERITE JE VOUS LE DIS.

En vérité je vous le dis,
 Jeunes espoirs de vos familles,
 J'ai quitté nos vertes charmilles,
 Nos champs, nos bois, nos prés fleuris.
 J'ai visité dans mon jeune âge,
 J'ai visité bien des pays,
 Rien n'est si beau que mon village,
 En vérité je vous le dis.

Rien n'est si beau que nos moissons,
 Quand le soleil les a muries ;
 Rien n'est si beau que nos prairies,
 Quand nous y dansons aux chansons,
 Sur le penchant de nos collines,
 Lorsque le soir on est assis ;
 Rien n'est si beau que nos chaumines,
 En vérité je vous le dis.

Aucun mortel n'est plus que vous
 Chéri du ciel en cette vie ;
 Les rois à qui l'on porte envie
 N'ont pas un sort qui soit plus doux :
 Car dans sa clémence profonde,

Dieu, qui confond grands et petits,
Fit du bonheur pour tout le monde.
En vérité je vous le dis.

Vivez, vivez dans ce séjour :
Puis les jours sont longs dans l'absence,
Et souvent l'on pleure au retour,
Souvent pour un plus long voyage
Ceux que nous aimons sont partis :
Vivez, vivez dans ce village
En vérité je vous le dis.

L'ARGENT.

Sur ce globe, argent fait tout,
De l'un jusqu'à l'autre bout ;
Tel en a pour son usage,
Qui en voudrait davantage.
L'appétit vient en mangeant :
Voilà l'effet de l'argent.

Le riche peut acquérir
Richesse, honneur et plaisir.
Il peut pour se satisfaire,
Faire agir toute la terre.
L'intérêt est son agent :
Voilà l'effet de l'argent.

Qu'un homme à talent n'ait rien,
Qu'un sot ait beaucoup de bien,
L'un a l'esprit pour ressource,
Mais l'autre l'a dans sa bourse.
Le plus sot c'est l'indigent :
Voilà l'effet de l'argent.

Rustre, lourdeau, débauché,
 Jean n'est qu'un ours mal léché ;
 Mais il est riche en finance,
 On le courtise, on l'encense ;
 Pauvre, on se fût ri de Jean :
 Voilà l'effet de l'argent.

Paul autrefois n'avait rien,
 On disait : C'est un vaurien ;
 Mais depuis son héritage
 On dit : C'est un garçon sage ;
 C'est le même garnement :
 Voilà l'effet de l'argent.

Terminons ces traits divers,
 Muse, et laissons là les vers :
 Car un pinceau véridique
 Ne peut braver la critique,
 Si l'auteur n'est opulent ;
 Voilà l'effet de l'argent.

LES ADIEUX.

J'aurai bientôt quatre-vingts ans ;
 Je crois qu'à mon âge il est temps
 D'abandonner la vie :
 Aussi je la perds sans regret,
 Et je fais gaiement mon paquet :
 Bon soir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs ;
 J'ai perdu jusques aux désirs,
 A présent je m'ennuie.

Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire, et l'on fait bien :
Bon soir la compagnie.

Lorsque d'ici je sortirai,
Je ne sais pas trop où j'irai,
Mais en Dieu je me fie,
Il ne peut me mener que bien :
Aussi je n'appréhende rien ;
Bon soir la compagnie.

L'ATTAIGNANT.

LA VEUVE DU SOLDAT.

Portant de contrée en contrée
Et son enfant et sa douleur,
Une pauvre femme éplorée
Racontait ainsi son malheur :
D'un défenseur de la patrie,
Mort pour la France, en combattant,
Mes bons Messieurs, je vous en prie,
Secourez la veuve et l'enfant.

Le brave a suivi la victoire
Chez les peuples les plus guerriers ;
Un cyprès . . . pour vingt ans de gloire !
Remplace ses nombreux lauriers.
D'un défenseur, &c.

Voyez ce signe du courage ;
Il brillait jadis sur son cœur :
Sa croix est l'unique héritage,
Que nous a laissé sa valeur.
D'un défenseur, &c.

Pour venger Lutèce envahie,
 Il battit l'Anglais, le Germain ;
 Mais, hélas ! il perdit la vie :
 Son fils et moi manquons de pain.
 D'un défenseur, &c.

Le luxe, l'orgueil, l'opulence
 Refusait l'aumône à ses pleurs ;
 Un invalide seul s'avance,
 Glisse sa bourse aux voyageurs.
 Ce vieux soutien de la patrie,
 Blessé lui-même en combattant,
 D'une main tremblante et meurtrie
 Secourut la veuve et l'enfant.

LE SOLITAIRE.

Qui traverse à la nage
 Nos rapides torrents ?
 Qui sur un roc sauvage
 Va défier les vents ?
 A l'ours dans sa tanière
 Qui donne le trépas ?
 De la biche légère
 Qui devance les pas ?

CHUT ! C'est le solitaire
 Il fait tout, il voit tout,
 Il sait tout, est partout.

Qui jette un sortilège
 Sur nos pauvres troupeaux ?
 Qui glace sous la neige
 Nos moissons, nos côteaux ?

Qui féconde la terre ?
 Qui fait fleurir nos bois ?
 Qui rend le ciel prospère
 A tous nos villageois ?
 C'est, &c.

Qui sèche sur la branche
 Nos fruits prêts à mûrir ?
 Et sous une avalanche
 Qui vient nous engloutir ?
 Qui console une mère.
 En retirant des flots
 Un enfant téméraire
 Disparu sous les eaux ?
 C'est, &c.

LE REVEIL DU LABOUREUR.

RONDE.

Debout, camarades :
 Le coq a chanté,
 Et sur nos bourgades
 Brille un ciel d'été ;
 Joyeuse l'aurore
 Luit sur nos côteaux,
 Et le soleil dore
 L'azur des ruisseaux.

Que l'on se dépêche !
 Au front les chapeaux !
 En main pioche, bêche,
 Corbeille et rateaux !
 Au jardin les filles,

Au champ les garçons !
 Armés de faucilles,
 Courons aux moissons !

Travaillons, mes frères,
 Nous aurons gaité,
 Jours longs et prospères,
 Vigueur et santé ;
 Bravant la tristesse,
 Purs de tout remord,
 Jusqu'à la vieillesse
 Nous fuirons la mort.

LA FIN DU JOUR.

La fin du jour
 Rend aux plaisirs l'habitant du village :
 Voyez les bergers d'alentour
 Danser en chantant tour à tour.
 Ah ! comme on aime, après l'ouvrage,
 La fin du jour !

La fin du jour
 Rend le bonheur aux oiseaux du bocage :
 Bravant dans leur obscur séjour
 La griffe du cruel vautour,
 Ils vont guetter sous le feuillage
 La fin du jour !

La fin du jour
 Me voit souvent commencer un bon somme,
 Et pour descendre au noir séjour,

En fermant les yeux sans retour
 Je dirai gaîment : C'est tout comme
 La fin du jour.

ARMAND GOUFFE.



CHANT DE L'OUVRIER.

Bon ouvrier, voici l'aurore,
 Qui te rappelle à tes travaux :
 Ce matin, travaillons encore,
 Le soir sera pour le repos.
 Tout seul on s'ennuie à l'ouvrage ;
 Pour l'abrèger on le partage,
 A ton aide chacun viendra ;

 Du courage,
 A l'ouvrage,
 Les amis sont toujours là ;
 Du courage,
 A l'ouvrage,
 Les amis sont toujours là.

Bon ouvrier, c'est le dimanche,
 Que tout chagrin est oublié ;
 Quelle gâité naïve et franche !
 Trinquons un verre à l'amitié.
 Boire tout seul est un outrage,
 En bon compagnon l'on partage
 Cette bouteille que voilà.
 Du courage, &c.

LE REFRAIN DES OUVRIERS.

REFRAIN.

Chantons, chantons, dans chaque métier :
 Le chant ranime un bon ouvrier ;
 Le chant nous délasse ;
 Pour que le temps passe,
 Chantons, chantons, dans chaque métier :
 Le chant nous délasse ;
 Pour que le temps passe,
 Chantons, chantons dans chaque métier,
 Oui, dans chaque métier.

Tel qui gagne à peine
 Pour une semaine
 Chante à perdre haleine
 Pour mieux s'étourdir ;
 Un autre en revanche,
 Rabottant sa planche,
 Dit : Jusqu'au dimanche
 C'est mon seul plaisir.
 Chantons, chantons, &c.

Trop jeune pour être
 Habile à connaître
 L'état de son maître
 Que dit l'apprenti ?
 Et que lui réplique,
 Soit dans sa boutique,
 Soit dans sa fabrique,
 L'ouvrier fini ? . . .
 Chantons, chantons, &c.

Pour faire un chef-d'œuvre,
 Dès l'aurore à l'œuvre,
 Le pauvre manœuvre
 Croiserait ses bras,
 Et sur son ouvrage,
 Le front tout en nage,
 Il perdrait courage,
 S'il ne disait pas :
 Chantons, chantons, &c.

Couvreur, ébéniste,
 Menuisier, lampiste,
 Maçon, machiniste,
 Doreur, tonnelier,
 Chacun d'eux se vante
 D'avoir, lorsqu'il chante,
 L'âme plus contente
 Qu'un riche banquier :
 Chantons, chantons, &c.

BARCAROLLE DE LA MUETTE.

Amis, la matinée est belle ;
 Sur le rivage assemblez-vous,
 Montez gaiement votre nacelle,
 Et des vents, bravez le courroux.
 Conduis ta barque avec prudence,
 Pêcheur, parle bas,
 Jette tes filets en silence,
 Pêcheur, parle bas ;
 Le roi des mers ne t'échappera pas.

L'heure viendra : sachons l'attendre ;
 Plus tard, nous saurons la saisir.
 Le courage fait entreprendre,
 Mais l'adresse fait réussir
 Conduis, &c.

Pêcheur, sur la mer orageuse.
 Brave la mort, va, ne crains rien ;
 Pour une action périlleuse,
 Vogue sans peur, en vrai marin.
 Conduis, &c.

Ne redoute pas la baleine,
 Le temps est calme, il faut partir ;
 Tente une conquête incertaine,
 Le brave craint-il de mourir ?
 Conduis, &c.

LE CANOT.

AIR : *Amis, la matinée est belle.*

Joyeux viveurs, l'onde est tranquille,
 Le soleil dore l'horizon :
 Montons sur le canot agile,
 Que chacun prenne un aviron.
 De l'ensemble ! . . . allons, du courage !
 Contre le courant,
 Nous saurons avoir l'avantage,
 Malgré voile et vent.
 Gagnons, ramons, gagnons toujours avant !

Au terme de notre voyage,
 Un festin tout prêt nous attend,

Pour ranimer notre courage ;
 Ramons, et nous boirons d'autant.
 Des plus vieux fûts, en abondance,
 Nous aurons le choix ;
 Mais il nous faudra, par prudence,
 Borner nos exploits,
 Pour qu'en marchant nous puissions rester droits.

La nuit, à la hâte s'avance,
 Gais viveurs, il faut repartir ;
 Appareillons en diligence ;
 Pour aujourd'hui trêve au plaisir.
 Mais avant de quitter la rive,
 Tous, silence, à bord !
 Le péril est en perspective :
 Au large ! . . . et d'accord,
 Ramons . . . enfin, nous touchons à bon port !

LE ROCHER DE SAINT MALO.

A tout je préfère
 Le toit de ma mère,
 Mon rocher de Saint Malo,
 Que l'on voit sur l'eau,
 De loin, sur l'eau.

Monsieur Dugay m'a dit : Pierre,
 Veux-tu venir avec moi ?
 Tu seras homme de guerre,
 Montant la flotte du roi.
 Va, laisse là ton hameau,
 Pour mon grand vaisseau si beau !
 Non, non, je préfère, &c.

Après combats et naufrage,
 De simple mousse du roi,
 Tu deviens à l'abordage
 Grand amiral comme moi !
 Et tu verras les climats,
 Où vogue mon beau trois-mats !
 Non, non, je préfère, &c.

Au lieu de vieillir sans gloire,
 Comme un obscur paysan,
 On meurt un jour de victoire,
 Pour tombe on a l'océan.
 Puis du brave le requin
 Prend le corps pour son butin !
 Non, non, je préfère
 Qu'ici l'on m'enterre,
 Au rocher de Saint Malo,
 Que l'on voit sur l'eau,
 De loin, sur l'eau !

GUSTAVE LEMOINE.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

La mer m'attend, je veux partir demain :
 Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis homme !
 Je suis Breton, et je suis gentilhomme,
 Sur l'océan je ferai mon chemin.

— Mais si tu pars, mon frère,
 Que ferai-je sur terre ?
 Toute ma vie à moi,
 Tu sais bien que c'est toi ! . . .

Oh ! ne va pas loin de notre berceau !
 Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;

On vit heureux à la montagne,
 Et puis de la Bretagne
 Le soleil est si beau !

— Sur un beau brick qui portera ton nom
 Je reviendrai dans un an capitaine ;
 J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
 Et nous serons les seigneurs du canton !

— Mais n'as-tu pas, dit-elle,
 Notre pauvre tourelle ?
 Pour trésors, le bonheur ?
 Pour t'aimer, tout mon cœur ?

Oh ! ne vas pas, &c.

Mais il partit quand la foudre grondait.
 Dix ans passés ; de lui point de nouvelle !
 Près du foyer, sa compagne fidèle
 Pleurait toujours et toujours attendait.

Un jour, à la tourelle,
 Un naufragé l'appelle,
 Lui demande un abri . . .

— C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui !

— Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au berceau ;
 J'ai tant souffert loin de toi, ma compagne !
 Mais je l'oublie, en voyant ma montagne ;

O ma chère Bretagne,
 Que ton soleil est beau !

CHANSON DE ROLAND.

Où vont tous ces preux chevaliers,
 L'orgueil et l'espoir de la France ?
 C'est pour défendre vos foyers
 Que leur main a repris la lance ;

Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre ;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimenterre.

Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons en combattant
Ces mots sacrés : Gloire et Patrie !

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes ;
Je vois leurs nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis ;
Que pour eux seuls soient les alarmes !
Qu'ils tremblent ! tous seront punis ! . . .
Roland a demandé ses armes.

Soldats français, &c.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière,
Suivez son panache éclatant,
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin :
Des ennemis que fait le nombre ?
Roland combat ; ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.

Soldats français, &c.

Combien sont-ils ? combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire ;
Le héros cherche les périls :
Sans les périls qu'est la victoire ?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'âme noble et fière :

Il ne comptait les ennemis
 Qu'étendus morts sur la poussière.
 Soldats français, &c.

Mais j'entends le bruit de son cor
 Qui résonne au loin dans la plaine :
 Eh quoi ! Roland combat encor ?
 Il combat ! ô terreur soudaine !
 J'ai vu tomber ce fier vainqueur.
 Le sang a baigné son armure ;
 Mais toujours fidèle à l'honneur,
 Il dit, en montrant sa blessure :
 Soldats français ! chantez Roland,
 Son destin est digne d'envie.
 Heureux qui peut, en combattant,
 Vaincre et mourir pour sa patrie !

LE DEPART DU CONSCRIT.

Je suis t-un pauvre conscrit,
 De l'an mille huit cent dit ;
 Faut quitter le Languedo'
 Le Languedo', le Languedo',
 Oh !

Faut quitter le Languedo'
 Avec le sac sur le dos.

Le Maire, et aussi l' Préfet,
 N'en sont deux jolis cadets ;
 Ils nous font tiré z-au sort,
 Tiré z-au sort, tiré z-au sort,
 Ort ;
 Ils nous font tiré z-au sort,
 Pour nous conduire z-à la mort.

Adieu donc ! mes chers parens,
 N'oubliez pas votre enfant,
 Crivés-li de temps en temps,
 De temps en temps, de temps en temps,
 En ;
 Crivés-li de temps en temps,
 Pour lui envoyer d' l'argent.

Adieu donc ! dans sa douleur,
 Vous consolerez ma sœur ;
 Vous y dirés que fanfan,
 Que fanfan, que fanfan,
 An ;
 Vous y dirés que fanfan,
 Il est mort z-en combattant.

Qui qu'a fait cette chanson,
 N'en sont trois jolis garçons ;
 Ils étions faiseurs de bas,
 Faiseux de bas, faiseurs de bas,
 Ah ;
 Ils étions faiseurs de bas,
 Et à c't' heure ils sont soldats.



LE DEPART DES RECRUES.

CHŒUR DE RECRUES.

Entendez-vous la trompette qui sonne ?
 Au champ d'honneur il nous faut tous courir.
 L'airain mugit et le bronze résonne ;
 La loi le veut, nous devons obéir.
 - Compte sur nous, ô belle France !

Pour toi, toujours prêts à mourir,
 Nous te vouons norte vaillance ;
 Tu le dis : nous allons partir.

UNE RECRUE.

Stapendant, c'est ben grand dommage
 D'quitter comm'ça tout pour servir,
 De laisser sa mère au village,
 De l'entendre en partant gémir,
 Et puis dire : " O mon espérance !
 Mon fils, sans toi m'faudra mourir !"
 On a le cœur percé comm' d'une lance ;
 Mais faut partir, mais faut partir.

LE SERGENT.

Si tu laisses dans ton village
 Une mère, un père, une sœur,
 Arme-toi du noble courage
 Qui des héros forme le cœur.
 Revenu des champs de bataille,
 Plus tard les pressant sur ton sein,
 Heureux sous l'humble toit de paille,
 Tu seras fier de ton destin.

LE SERGENT.

Verse, garçon, une pleine rasade :
 Demain peut-être il nous faudra mourir ;
 Donnons au vin une franche accolade :
 Le tambour bat, il va falloir partir.
 Buons, mes amis, à la France,
 A ses succès, à ses héros,
 Aux compagnons de notre enfance,
 A nos parens, à nos drapeaux.

LE VIEUX CAPORAL.

En avant ! partez, camarades,
 L'arme au bras, le fusil chargé.
 J'ai ma pipe et vos embrassades ;
 Venez me donner mon congé.
 J'eus tort de vieillir au service.
 Mais pour vous tous, jeunes soldats,
 J'étais un père à l'exercice.

Conscrits, au pas ;
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas ;
 Marchez au pas,

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage !
 Je lui fends ! . . il vient d'en guérir.
 On me condamne, c'est l'usage :
 Le vieux caporal doit mourir.
 Poussé d'humeur et de rogomme,
 Rien n'a pu retenir mon bras.
 Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
 Conscrits, &c.

Conscrits, vous ne troquerez guères
 Bras ou jambe contre une croix.
 J'ai gagné la mienne à ces guerres
 Où nous bousculions tous les rois.
 Chacun de vous payait à boire
 Quand je racontais nos combats.
 Ce que c'est pourtant que la gloire !
 Conscrits, &c.

Robert, enfant de mon village,
 Retourne garder tes moutons.

Tiens, des jardins vois-tu l'ombrage ?
 Avril fleurit mieux nos cantons.
 Dans nos bois, souvent dès l'aurore
 J'ai déniché de frais appas.
 Bon Dieu ! ma mère existe encore !
 Conscrits, &c.

Qui là-bas sanglote et regarde ?
 Eh ! c'est la veuve du tambour.
 En Russie, à l'arrière-garde,
 J'ai porté son fils nuit et jour.
 Comme le père, enfant et femme
 Sans moi restaient sous les frimas :
 Elle va prier pour mon âme.
 Conscrits, &c.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
 Non pas encore . . Allons ! tant mieux !
 Nous allons entrer dans l'enceinte ;
 Cà ! ne me bandez pas les yeux.
 Mes amis, fâché de la peine.
 Surtout ne tirez point trop bas.
 Et qu'au pays Dieu vous ramène !
 Conscrits, &c.

LA DOT DE L'AUVERGNE.

	Pour dot ma femme a cinq sous,
	Moi quatre, pas davantage ;
	Pour monter notre ménage,
	Femme ! comment ferons-nous ?
<i>La Femme.</i>	Cinq sous !
<i>Le Mari.</i>	Cinq sous,
	Pour monter notre ménage ;

La Femme.

Cinq sous !

Le Mari.

Cinq sous !

Femme, comment ferons-nous.

La Femme.

Et bien, nous achèterons,
Un petit pot pour soupière ;
Avec la même cuillère
Tous les deux nous mangerons.

Le Mari.

Pour dot, &c.

La Femme.

Et bien, nous vendrons de l'eau,
Que l'on trouve à la rivière ;
Tous deux à la timonnière,
Nous traînerons le tonneau.

Le Mari.

Pour dot, &c.

La Femme.

Puis le dimanche au saint lieu,
Nous ferons notre prière :
A l'église sur la pierre
Gratis on peut prier Dieu.

Le Mari.

Pour dot, &c.

QUESTIONS DU JEUNE SAVOYARD.

On m'assurait dans les montagnes
Qu'on faisait fortune à Paris ;
Moi, j'allais quitter nos campagnes,
Quand l'oncle André m'dit, tout surpris ;
A Paris, crois qu'on n'peut rien faire
Qu'à force d'or
Pauvre petit, ah ! reste encor
Dans ta chaumière !

J'li réponds : Mon oncl', dans c't' ville,
 Est-c'que je n'trouv'rons pas d'amis ?
 Ah ! qu'i m'dit : Tu crois ça facile ;
 Mais à ton âge, c'est ben permis ;
 Des amis ! oui, l'on peut s'en faire
 Quand on a d'l'or

Pauvre petit, &c.

J'li répliq' : Pour ma faible enfance
 Dieu m'donn'ra ben un protecteur. -
 Non, m'fait-il, perds-en l'espérance ;
 C'est un' chos' si rar' qu'un bon cœur !
 On n'trouv' pas d'appui tutélaire,
 C'est est ceux qu'ont d'l'or

Pauvre petit, &c.

Mon oncl', vous l'savez au pas juste,
 J'ons d'l'honneur et d'la probité, [juste ;
 J'somm' travailleur, j'somm' franc, j'somme
 — Mon n'veu, tu d's la vérité ;
 Mais tout ça n'te servira guère,
 Tu n'as point d'or

Pauvre petit, &c.

Mon oncle, où donc trouver, j'vous prie,
 La bonté, la franche amitié ?
 Pour l'orphelin une patrie,
 Pour l'infortuné la pitié ?
 — Mon n'veu, e'n'est là qu'un' vain' chimère,
 Si l'on manqu' d'or

Pauvre petit, &c.

Mon n'veu, n'cherche pas la fortune,
 D's amis, ni d'plaisir à Paris ;
 C'ti-là qu'est dans la class' commune

N'y trouv' que des r'fus, des mépris :
 Et dans tout on n' s'y tir' d'affaire
 Qu'avec que d'or.
 Pauvre p'etit, &c.



LES PAVES.

Aimant les vérités bien crues,
 Messieurs, le pavé m'inspira ;
 C'est un sujet qui court les rues,
 Et le peuple m'applaudira.
 Depuis dix-huit cent trente, en France,
 On les a dix fois soulevés :
 C'est un sujet de circonstance ;
 Entendons-nous sur les pavés.

De tous côtés mon œil découvre
 De vils flatteurs auprès des rois ;
 On en a donc pavé le Louvre ? . . .
 Ce sont les mêmes chaque fois.
 En vain, pour leur donner la chasse,
 Le peuple en armes s'est levé ;
 La sottise est toujours en place
 Et le talent sur le pavé.

En France, malgré l'anarchie,
 Nos annales se conservaient ;
 Les beaux faits de la monarchie
 Sur le marbre se retrouvaient.
 De l'empire les jours de gloire
 Sur le bronze furent gravés :
 Quant à notre dernière histoire . . .
 On la lira sur les pavés . . .

On n'avait pas le tems d'attendre,
 Aux jours de nos premiers combats ;
 Tous les matins, on allait prendre
 Les officiers chez les soldats . . .
 Ah ! si la France fait éclore
 Tant de généraux éprouvés . . .
 Le canon peut en faire encore
 Sortir de dessous les pavés.

LES GRANDS NEZ.

AIR *de la garde royale.*

Il existe encore au monde
 De funestes préjugés ;
 Il est des lieux où l'on fonde
 D'admirables procédés :
 A Paris, où l'on peut dire
 Que le public est savant,
 J'ai vu des gens oser rire
 De mon grand nez ! . . . et pourtant -
 Les grands nez
 Ne sont pas à dédaigner.

Pour notre bonheur sur terre,
 Disait Babet à Gotton,
 Ne laissons jamais compère,
 Les hommes hausser le ton ;
 Menons-les tous au contraire
 A leur insu par le nez.
 — Mais comment voulez-vous faire,

S'ils ont des roquets de nez ?
 — Les grands nez
 Ne sont pas à dédaigner.

Nombreux agens de police,
 Fiers de leurs petits talents ;
 Maints douaniers, par service,
 Forcés d'éplucher les gens ;
 Chasseurs désirant au gîte
 Surprendre quelque gibier,
 Vous diront : Pour tout mérite,
 Il faut qu'un chien ait du nez :
 Les grands nez
 Ne sont pas à dédaigner.

De ceux qui portent lunette
 Je réclame le concours,
 Au refrain que je répète
 Qu'ils soient de quelque secours,
 Puisque l'instrument fragile,
 Qui leur donne de bons yeux,
 Doit sur le nez — immobile —
 Rester sans cesse . . . pour eux.
 Les grands nez
 Ne sont pas à dédaigner.

LE PAYSAN LUCAS.

Ainsi, content dans sa chaumière,
 Au lieu d'accuser le destin,
 Lucas égayait sa misère,
 Chantant ce consolant refrain ;
 Mais, à la fin de son ouvrage,

Le soir amène le repos ;
 Lucas regagnait son village,
 Chantant, en portant ses fagots :
 Dans cette vie,
 Où tout varie,
 Où chaque pas
 Mène au tombeau
 Portons gaiement
 Notre fardeau.

Un des fils qui faisait sa gloire
 Voulait défendre son pays ;
 Mais, hélas ! bientôt la victoire
 A maltraité ses favoris.
 Pu sort méprisant les injures,
 En route, le jeune héros
 De lauriers couvrait sa blessure,
 Fredonnant, le sac sur le dos.
 Dans cette vie, &c.

Pauvres, qui guettez l'espérance
 Et n'obtenez que la pitié ;
 Martyrs d'une noble vaillance,
 Qu'elle n'a nourris qu'à moitié ;
 Vieillard, que la tombe muette
 Avec effroi repousse encor ;
 Berger, qui portez la houlette,
 Roi qui portez le sceptre d'or.
 Dans cette vie, &c.

Tout nous prouve que sur la terre
 Chacun a son lot de douleur ;
 Tout n'est pas peine à la chaumière,
 Au palais, tout n'est pas bonheur :
 La crainte assiège la richesse,

Le pauvre y trouve maint écueil ;
 La joie a ses jours de tristesse,
 Et la gloire a ses jours de deuil.
 Dans cette vie, &c.

MON PAUVRE PIERRE.

Adieu ! ma bonne mère !
 Je pars : le tambour bat . . .
 Puisque j'suis militaire,
 Faut que j'fasse mon état ;
 Ne crains rien, à la guerre,
 J'aurai bien soin de moi,
 Et le ciel, je l'espère,
 Me conserve pour toi . . .

Rampamplan, rampamplan, rampamplan,
 Tambour battant,
 Oh ! rampamplan.

M'sieur l'curé, j'viens vous faire
 En partant mes adieux.
 Si quelque militaire
 V'nait vous dire en ces lieux
 Qu'il a vu mourir Pierre
 Pour la France et son roi,
 N'dites rien à ma mère,
 Et priez Dieu pour moi.
 Rampamplan, &c.

L'sac sur l'dos vers la plaine,
 Amis, dirigeons-nous !
 J'sais ben qu'ça fait d'la peine ;
 Mais il faut filer doux.
 Dans un moment d'alarme,

R

Pour chasser le chagrin,
Renfonçons une larme,
Et chantons ce refrain :
Rampamplan, &c.

Le cœur gros, l'œil humide,
L'habitant du hameau
Le voit d'un pas rapide
Descendre le côteau ;
Bientôt, sur l'autre rive,
Ils se perdent enfin,
Et l'oreille attentive
Pent seule entendre au loin.
Rampamplan, &c.

LE JEUNE MILITAIRE.

Ne r' la que six mois
Que j' port' l'uniforme,
Et les plus sournois
Disent que j' me forme.
Je n' suis plus c' Jean-Jean,
Qu'on trouvait si bête,
A tabl' j'ai d' la tête,
J' bats un rataplan,
Rampamplan,
J' bats un rataplan,
J' fais du bruit comm' quatre,
Pour un rien j' veux m' battre.
Aussi, l' mond' dit-il,
Que j' sis ben genti

Je prends d' la tournure
 Je tends le jarret,
 Et, quand j' me dardine,
 Dieu ! que j'ai bonn' mine,
 Avec un briquet,
 Rampamplan,
 Avec mon briquet.
 Je valse avec grâce,
 Je sais faire des passes,
 Aussi l' monde, &c.

Quand le régiment
 Pass' dans un village,
 J'sais en un moment,
 Mett' tout au pillage.
 Poulets et dindons
 Je vous prends en traître ;
 On n' voit plus r'paraître
 Ceux que j'attrapons.
 Rampamplan,
 Ceux que j'attrapons
 Si l'on me querelle
 Je cass' la vaisselle ;
 Aussi l' mond', &c.

LES GUEUX.

REFRAIN.

Les gueux, les gueux
 Sont des gens heureux,
 Ils s'aiment entr'eux :
 Vivent les gueux.

Des gueux chantons la louange.
 Que de gueux hommes de bien !
 Il faut qu'enfin l'esprit venge
 L'honnête homme qui n'a rien.
 Les gueux, &c.

Oui, le bonheur est facile
 Au sein de la pauvreté :
 J'en atteste l'évangile,
 J'en atteste ma gaité.
 Les gueux, &c.

Au Parnasse la misère
 A longtems régné, dit-on :
 Quel bien possédait Homère ?
 Une besace, un bâton.
 Les gueux, &c.

Vous qu'afflige la détresse,
 Songez que plus d'un héros,
 Dans le soulier qui le blesse,
 Peut regretter ses sabots.
 Les gueux, &c.

Du faste qui vous étonne,
 L'exil punit plus d'un grand :
 Diogène dans sa tonne
 Brave en paix un conquérant.
 Les gueux, &c.

D'un palais l'éclat vous frappe,
 Mais l'ennui vient y gémir ;
 On peut bien manger sans nappe,
 Sur la paille on peut dormir.
 Les gueux, &c.

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle en tout lieu si connu,
Toujours chéri, partout si bien-venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas ;
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour,
De montrer leur éminence à la cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substitués
Aurait gravé près de ses attributs :
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout,
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,

Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

FAITE PAR UN BOSSU,
NEVEU DE SANTZUL.



LE BOUQUIN ET LE LIVRE D'OR.

Chez Barbin, sur une planche,
Certain livre se carrait,
Beau papier, doré sur tranche,
Maroquin qu'on admirait,
Très-brillant,
De burin sur feuille blanche
Au dedans.

Côte à côte est un volume,
En maussade parchemin,
Que le ver ronge et consume,
Qu'on ne voit qu'avec dédain ;
Au dedans,
Force notes à la plume
Du vieux temps.

Orgueilleux de sa parure
Le premier criait ainsi :
Oh ! qu'il sent la moisissure !
On ne peut durer ici :
Mons Barbin,
Otez vite cette ordure,
Ce bouquin.

L'autre lui répond : Confrère,
 Un peu plus d'humanité,
 Chacun peut pour le libraire
 Avoir son utilité.

Oui, vraiment !

Lui répond l'autre en colère,
 Fièrement.

Il en eût dit davantage,
 Mais il entre un curieux :
 A l'aspect du vieil ouvrage
 Il lève les mains au cieus :

Livre d'or !

S'écria le personnage,
 Quel trésor !

Tout ce qu'on veut il l'achète
 Et méprise le voisin ;

Ayant vu son étiquette
 Il cria : Monsieur Barbin,
 Que fait là

Cet extravagant poète
 Que voilà ?

Les romans de nul usage
 Sont indignes d'être lus,
 Cependant son étalage
 N'est pas si mal entendu ;

MAINT SEIGNEUR

N'EST QUE PAR SON EQUIPAGE
 EN HONNEUR.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un jour maître Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait dedans son bec un fromage glacé ;
 Lorsque maître Renard, attiré par l'odeur,
 L'accoste poliment par ce propos flatteur,

Sur l'air du tra-la-la-la ;

Sur l'air du tra-la-la-la ;

Sur l'air du tra-deri-dera-tra-la-la.

Bonjour ! maître Corbeau, comment nous portons-

[nous ?

— Merci, maître Renard, ça n'va pas mal ; et vous ?

Tous mes enfans sont bien, hors mon p'tit nou-

[veau né,

Qui par ces derniers froids, s'est très-fort enrhumé

A l'air, &c.

Peste, maître Corbeau, vous êt's joliment mis,

Vous vous faites pour sûr habiller à Paris ?

— Oui, répond le nigaud, à ce propos flatteur,

Et lui donne aussitôt l'adress' de son tailleur

Sur l'air, &c.

Certes, si votr' ramag' répond à votr' pal'tot,

Vous enfoncez Dupré, Laplanche et Marillot,

Chantez-moi donc quelq' chose, une ariette un rien,

Car chez vous d'père en fils chacun naît musicien

A l'air, &c.

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,

Entonne sans façon le grand air du Barbier ;

Mais, comme il faut ouvrir la bouche pour chanter,

Il laiss' tomber par terr' son fromage glacé

Sur l'air, &c.

Alors, maître Renard, qui comptait là-dessus,
 Saute sur le fromage et rit comme un bossu.
 Merci, maître Corbeau, je vous ai fait poser,
 Vous n'êtes pas bien mis, vous n'savez pas chanter
 Pas mém' le, &c.

Alors, maître Corbeau resta tout confondu :
 Juste ciel ! quel malheur ! le duel est défendu !
 Je suis volé, dupé, maudit soit le destin !
 Le doyen des corbeaux passer pour un serin
 Sur l'air, &c.

Or donc de ces couplets la morale voici :
 Corbeaux, petits et grands, retenez bien ceci,
 C'est qu'il est maladroit, a dit un vieux gourmand,
 Quand on aim' le fromag', de chanter en mangeant
 Sur l'air, &c.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN.

L'ombre s'évapore
 Et déjà l'aurore
 De ses rayons dore
 Les toits d'alentour ;
 Les lampes pâlisent,
 Les maisons blanchissent,
 Les marchés s'emplissent
 On a vu le jour.

De la Villette
 Dans sa charette,
 Suzon brouette

S

Ses fleurs sur le quai,
 Et de Vincenne
 Gros-Pierre amène
 Ses fruits que traîne
 Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
 Déjà la fruitière,
 Déjà l'écaillère
 Saute à bas du lit.
 L'ouvrier travaille,
 L'écrivain rimaille,
 Le fainéant bâille
 Et le savant lit.

J'entends Javotte,
 Portant sa hotte,
 Crier : Carotte,
 Panais et chou-fleur !
 Perçant et grêle
 Son cri se mêle
 A la voix frêle
 Du noir ramoneur.

Le joueur avide,
 La mine livide
 Et la bourse vide,
 Rentre en fulminant ;
 Et sur son passage,
 L'ivrogne, plus sage,
 Rêvant son breuvage,
 Ronfle en fredonnant.

Quand vers Nanterre
 Le solitaire

Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

“ Adieu donc, mon père,
Adieu donc, mon frère,
Adieu donc, ma mère,
Adieu mes petits. ”
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue :
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille
Tout Paris s'éveille
Allons nous coucher.

DESANGIERS.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU SOIR.

En tous lieux la foule
 Par torrens s'écoule ;
 L'un court, l'autre roule ;
 Le jour baisse et fuit.
 Les affaires cessent,
 Les diners se dressent,
 Les tables se dressent ;
 Il est bientôt nuit.

Là, je devine
 Poularde fine,
 Et bécassine,
 Et dindon truffé ;
 Plus loin je hume
 Salé, légume,
 Cuits dans l'écume
 D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite
 Flaire . . . et trotte vite
 Partout où l'invite
 L'odeur d'un repas ;
 Le surnuméraire
 Pour vingt sous va faire
 Une maigre chère
 Qu'il ne paiera pas.

Plus loin, qu'entends-je ?
 Quel bruit étrange
 Et quel mélange
 De tons et de voix !

Chants de tendresse,
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse
Partent à la fois.

Les repas finissent ;
Les teints refléorissent ;
Les cafés s'emplissent
Et trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chute assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas diné.

Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume ;
Et de crier tous :
" Garçons, ma glace !
— Ma demi-tasse ! . . .
— Monsieur, de grâce,
L'empire après vous.

Les journaux se lisent ;
Les liqueurs s'épuisent ;
Les jeux s'organisent,
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La tragédie,
La comédie,
La parodie,

Les escamoteurs ;
 Tout, jusqu'au drame
 Et mélodrame,
 Attend, réclame
 L'air des amateurs.

Dix heures sonnées,
 Des pièces données
 Trois sont condamnées
 Et se laissent choir.
 Les spectateurs sortent,
 Se poussent, se portent
 Heureux s'ils rapportent
 Et montre et mouchoir.

“ Saint Jean, La Flèche,
 Qu'on se dépêche
 Notre calèche !
 — Mon cabriolet !
 Et la livrée,
 Quoiqu'enivrée,
 Plus altérée,
 Sort du cabaret.

Les carrosses viennent
 S'ouvrent et reprennent
 Leurs maîtres qu'ils mènent
 En se succédant ;
 Et d'une voix âcre
 Le cocher de fiacre
 Peste, jure et sacre
 En rétrogradant.

Quel tintamarre !
 Quelle bagarre ?
 Aux cris de gare

Cent fois répétés,
 Vite on traverse,
 On se renverse,
 On se disperse
 De tous les côtés.

Faute de pratique,
 On ferme boutique.
 Quel contraste unique
 Bientôt m'est offert !
 Ces places courues,
 Ces bruyantes rues,
 Muettes et nues,
 Sont un noir désert.

Une figure
 De triste augure
 M'approche et jure
 En me regardant
 Un long *qui vive*
 De loin m'arrive,
 Et je m'esquive
 De peur d'accident.

Par longs intervalles,
 Quelques lampes pâles,
 Faibles, inégales,
 M'éclairent encor
 Leur feu m'abandonne,
 L'ombre m'entourne !
 Le vent seul résonne,
 Silence ! . . . tout dort.

DESANGIERS.



LE MENAGE DE GARCON.

Je loge au quatrième étage
 C'est là que finit l'escalier ;
 Tout fin seul je fais mon ménage.
 Je suis domestique et portier.
 Des créanciers quand la cohorte
 Au logis sonne à tour de bras,
 C'est toujours en ouvrant ma porte
 Moi qui dis que je n'y suis pas.

De tous mes meubles l'inventaire
 Tiendrait un quarré de papier ;
 Pourtant je reçois d'ordinaire
 Des visites dans mon grenier :
 Je mets les gens fort à leur aise,
 A la porte un bavard maudit,
 Tous mes amis sur une chaise,
 Et moi je m'assieds sur mon lit.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
 De moi, pour faire certain cas,
 Avoir l'état de ma cuisine ;
 Sachez que je fais trois repas :
 Le déjeuner m'est très facile,
 De tous côtés, je le reçois ;
 Je ne dîne jamais qu'en ville,
 Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche et j'ai pour campagne
 Tous les environs de Paris ;
 J'ai mille châteaux en Espagne ;
 J'ai pour fermiers tous mes amis.
 J'ai pour faire le petit maître,
 Sur la place un cabriolet,

J'ai mon jardin sur ma fenêtre
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'engager aujourd'hui :
Dans ma richesse imaginaire
Je suis aussi riche que lui ;
Je ne vis qu'au jour la journée,
Lui vante ses deniers comptans ;
Et puis, à la fin de l'année
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit dans son livre
Que tout est bien, il n'en souvient.
Tranquillement laissons-nous vivre,
Et prenons le temps comme il vient.
Si pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

CA M'ARRANGE ET CA M'DERANGE.

Air: *Turlurette.*

Qu'à ma port' dès le matin
Nicolas sonne en lutin,
Comme il me plaît qu' c'est un ange,
Ca m'arrange,
Vraiment ça m'arrange.
Mais si je suis visité
Par un maussade édenté,
A qui la langue démange,

T

Ca m'dérange,
Vraiment ça m'dérange.

Qu'un débiteur de bonn' foi
M'apport' d' l'argent d'bon aloi,
Aimant fort c'moyen d'échange,
Ca m'arrange,
Vraiment ça m'arrange.
Mais qu'un fâcheux créancier
Vienn' me dire : i' faut payer !
Un tel propos m'semble étrange,
Ca m'dérange,
Vraiment ça m'dérange.

Si je rencontre un ami
Qui n'm'aime pas à demi,
Qui pour moi vol'rait au Gange,
Ca m'arrange,
Vraiment ça m'arrange.
Accosté par un d' ces gens,
Prodigues de complimens
Lâ-d'sus comm' je n'prends pas l'change,
Ca m'dérange,
Vraiment ça m'dérange.

Vais-je dîner chez Pestel,
Cet estimable Vatel
Où tout est dign' de louange,
Ca m'arrange,
Vraiment ça m'arrange.
Mais si j'din' chez un traiteur
Où les mets n'ont pas d'saveur,
Où l'vin est monsieur Mélange
Ca m'dérange,
Vraiment ça m'dérange.

LE BONHOMME DIMANCHE.

Ah ! vraiment c'est un bon enfant
 Que le Bonhomme Dimanche.
 Toujours gai, toujours content,
 Il console en tout temps ;
 Il met du pain sur la planche :
 C'est le Dieu des pauvre gens.

Quand le samedi s'achève
 Il dit : C'est mon tour !
 Sur la montagne il se lève,
 Tout dort à l'entour.
 Sans qu'on entende ses pas,
 Il descend dans le village,
 Puis au coq qui fait ramage
 Il dit : Ne me trahis pas !
 Coq, ne me trahis pas !
 Coq, ne me trahis pas !
 Ah ! vraiment, &c.

Lorsqu'enfin l'on se réveille,
 Ouvrant les rideaux,
 Avec sa face vermeille,
 Il rit aux carreaux.
 On veut dormir un instant,
 On lui dit qu'il se retire ;
 Dimanche ne fait qu'en rire,
 Et, sans se fâcher, attend ;
 Car il est bon enfant !
 Il est très-bon enfant !
 Ah ! vraiment, &c.

Avec nous, à la chapelle
 Il va, le matin ;
 Puis, le soir, sous le tonnelle,

Il met tout en train.
 Lorsqu'enfin tout est fini,
 Il dit : en faisant sa ronde :
 Je vois dormir tout le monde,
 Je puis bien dormir aussi,
 Oui, dormir, Dieu merci !
 Bonsoir, vous tous ici
 Ah ! vraiment, &c.

LE VIEUX GROGNARD.

Après trente ans d'honorables services
 Depuis quinze ans, on m'a fait caporal,
 A moi l'pompon pour faire l'exercice
 Et encor loin pour passer général.
 Avec fierté je porte la cocarde,
 J'esais l'soutien de mon vieil étendard,
 Du drapeau blanc que l'tennerr' les bombarde !
 Je suis grognard ! morbleu ! je suis grognard !

Au cabaret, quand je suis en goguette,
 C'est moi qui tiens le discours le plus fin ;
 Qu'ce soit au sabre ou à la bionnette,
 Je fais marcher au sort le plus malin.
 En maraillant, quand j'iesis la campagne,
 J'savais pincer chapons, poulets, canards,
 Et d'un bivouac faire un pays d'cocagne,
 Je suis grognard ! &c.

Quand des conscrits arriv't à la caserne,
 Comm' plus ancien, je leur fais les honneurs ;
 J'leur fais passer vessies pour des lanternes,
 Et régaler le plus fin d' nos licheurs.

Leur racontant les effets d'la mitraille,
 Les coups d'canon, les pris's de nos ramparts,
 Ils paient à boire au parleur de bataille,
 Je suis grognard ! &c.

J'ai combattu la Prusse et l'Allemagne,
 Et j'ai suivi notre auguste Empereur ;
 J'fus en Russie en revenant d'Espagne, [neur.
 J'ai marqué d'ger n's ma vieille croix d'hon-
 Quand on réduit la patrie aux alarmes,
 Quand on trahit notre nouveau Bayard,
 En c'moment là je sens couler mes larmes,
 Je suis grognard ! &c.

LE PAYSAN.

A mes dépens est-c'que vous voulez rire ?
 Depuis une hour' vous m' app'lez paysan.
 Sans vous fâcher permettez-moi d'vous dire
 Qu'un pysin va t' bien t'n suffisent.
 Avec un mot j'pourrais bien vous f'aire,
 Monsieur l'ad't. faut bien qu'on trouv' chez nous
 Des gens co n'n'moi pour labourer la terre,
 Af'n d'nourrir des paresseux co n'n'vous.

J'avions chacun not' goût, not' caractère,
 Quant il fallut a lopter un métier ;
 Mon frère prit l'état de militaire,
 Pour mon pays, quoique j'donn'rais ma vie,
 Au labourag' je m'livre avec plaisir ;
 S'il faut des bras pour servir la patrie,
 Il faut aussi des bras pour la nourrir.

Sous les drapeaux de leur chère patrie,
 On vit combattre bien des paysans,
 Pour leur pays sacrifier leur vie,
 Avec ardeur s'illustrer dans les camps,
 Sans murmurер, quitter l'humble chaumière ;
 Souvenons-nous que le brave Francœur
 Se fit soldat dans le temps de la guerre,
 En temps de paix, il se fit laboureur.

CONSERVONS L'ESPERANCE.

AIR de la Boulangère.

Chacun a son lot, ici-bas,
 De joie et de souffrance ;
 N'importe où l'on tourne ses pas,
 C'est toujours même chance.
 Cependant l'homme, pour appui,
 Doit garder l'espérance
 Chez lui,
 - Doit garder l'espérance.

“ Aide-toi, le ciel t'aidera,”
 Nous dit une sentence ;
 Celui dont l'esprit l'engendra,
 N'était pas sot, je pense.
 Bravons donc le sort jusqu'au bout,
 Et gardons l'espérance,
 Dans tout,
 Et gardons l'espérance.

Au milieu de mille hasards
 Le monde se balance ;

Eh bien ! n'adressons nos regards
 Qu'à l'heureuse occurrence.
 Y perdons-nous parfois nos soins ?
 Conservons l'espérance
 Du moins,
 Conservons l'espérance.

Rions de ces faiseurs d'avis,
 Vautours de l'éloquence,
 Prétendant que notre pays
 Marche à la décadence.
 Si leur front devient soucieux
 Conservons l'espérance
 Bien mieux,
 Conservons l'espérance.

L'honneur, les jeux et les plaisirs,
 La gloire, l'abondance,
 Jamais, pour combler nos désirs,
 Ne manqueront en France.
 On nous alarme vainement ;
 Conservons l'espérance
 Vraiment
 Conservons l'espérance.

“ Mais nous vieillissons . . . par malheur ! ”
 Crie avec doléance
 Un voisin, qui n'a de bonheur
 Qu'en sa propre existence.—
 Nous avons des fils, des neveux !
 Conservons l'espérance
 Pour eux
 Conservons l'espérance.

Lorsqu'un mortel saute le pas,
 On l'enterre en cadence ;

C'est que l'on doit aimer là-bas
 La chanson, la romance.
 Nous qui chantons de bon aloi,
 Conservons l'espérance,
 Ma foi !
 Conservons l'espérance.

LE CAFE.

Arr : Tous les bourgeois de Chartres.

Si vous voulez sans peine
 Vivre en bonne santé,
 Sept jours de la semaine,
 Prenez du bon café,
 Il vous préservera de toute maladie
 Sa vertu chassera, là, là,
 Migraine et fluxion, don, don,
 Rhume et mélancholie.

Sa force est sans égale
 Contre les maux du cœur,
 La glande pinéale
 Y trouve sa vigueur :

Quand on y met du lait, il guérit la poitrine,
 Au sang il donnera, là, là,
 La circulation, don, don,
 Dans toute la machine.

Ses petits corpuscules
 Tiennent lieu de tabac,
 Et mieux que les Pilules
 Confortent l'estomach ;
 Les peccantes humeurs, par là sont adoucies.

Et l'on ne sentira, là, là,
Nulle indigestion, don, don,
Nulles acrimonies.

Son aimable fumée
Est favorable aux yeux
Quand elle est respirée,
C'est un baume pour eux ;
Ce doux fumer qui monte en forme de nuage,
Vous développera, là, là,
L'imagination, don, don,
Pour faire un bel ouvrage.

De la philosophie
Malbranche le héros,
Avec cette ambroisie
Ranime tous ses os.
Quand sa santé va mal, ce sublime génie,
De ce remède-là, là, là,
Pour consulter Purgon, don, don,
Va rechercher la vie.

Il ouvre les idées
Aux plus savants Auteurs,
Et fournit des pensées
Aux grands prédicateurs.
Les fibres du cerveau par lui sont réveillées,
Et la mémoire en a, là, là,
Les traces d'un Sermon, don, don,
Beaucoup mieux imprimées.

Voulez-vous dans l'église
Ne rien perdre au Sermon,
D'une éloquence exquise,
Goûter l'expression,
Vous devez vous munir, surtout l'après-dinée,

De cette boisson-là, là, là,
 Votre application, don, don,
 Sera moins détournée.

Veut-on à l'audience
 Ne s'endormir jamais,
 Veut-on avec aisance
 Rapporter un procès,
 Prononcer un discours, faire quelque lecture,
 Usez pour tout cela, là, là,
 De l'utile boisson, don, don,
 Sa force est toujours sûre.

Malgré la bonne chère,
 Le convive est chagrin
 Si notre Cafetière
 Ne finit le festin ;
 Dès qu'on la voit entrer, la joie est redoublée,
 Chacun se dit voilà, là, là,
 De ce repas si bon, don, don,
 La fête couronnée.

Un ami vous visite,
 Offrez-lui du café,
 La dépense est petite,
 Il se tient régalé,
 Du gobelet sortira quelqu'aimable nouvelle,
 On politiquera, là, là,
 La conversation, don, don,
 En sera bien plus belle.

Si dans une reprise
 Quelqu'un perd son argent,
 Donnez-lui quelque pris
 D'un café restaurant,

Il se consolera de sa perte sans peine.
 Son chagrin tombera, là, là,
 Se noyant dans le fond, don, don,
 De votre porcelaine.

Le café gros et pâle
 N'est jamais le meilleur,
 Le petit est plus mâle,
 Il a de la verdure :

Allez au Verd-Galand, il en a pleine tonne,
 Quoique ce marchand-là, là, là,
 Ait VILAIN pour son nom, don, don,
 Sa marchandise est bonne.

Quand vous brûlez la fève,
 Allez tout doucement,
 N'en ôtez pas la sève
 Par un feu trop ardent ;
 Sans cesse tournez-la dans votre casserole,
 Par ce mouvement-là, là, là,
 D'une bonne façon, don, don,
 Le café se rissole.

Tout comme une omelette
 Etant bien retourné,
 Entre double serviette,
 Il doit être étallé,
 Sur ce lit de repos, il mitonne et vépure :
 Par cette sueur-là, là, là,
 Son opération, don, don,
 En sera bien plus sûre.

Quand vous en voulez prendre,
 Ayez un bon moulin,
 Qui puisse vous le rendre
 Broyé tout le plus fin.

N'allez pas éventer cette chère farine,
 Mais d'abord jetez-la, là, là,
 Dans le premier bouillon, don, don,
 De l'eau qu'on vous destine.

Voulez-vous qu'il opère
 En vous heureusement,
 Dans votre cafetière
 Mettez-en largement ;
 Pour chasser vos vapeurs, faites bonne mesure.
 A quoi vous servira, là, là,
 La triste portion, don, don,
 D'un café de teinture ?

Quand cette aimable prise
 A trois fois bouillonné,
 Et qu'à triple reprise,
 Le marc s'est élevé,
 Laissez-la reposer sans nulle impatience ;
 Car qui la troublera, là, là,
 De son infusion, don, don,
 Perdra la récompense.

La main ferme et prudente
 Doit seule le verser,
 Et toute main tremblante
 Ne doit point s'en mêler.
 Inclinez bien le bec de votre cafetière,
 Et rien ne tombera, là, là,
 Qui ne soit pur et bon, don, don,
 Et propre à vous refaire.

Pendant qu'il se repose
 Sur votre cabaret,
 De la meilleure dose

Choisissez un goblet
 Je vous dis un goblet et non tasse évasée,
 La fumée en sera, là, là,
 Par sa réunion, don, don,
 Beaucoup mieux dirigée.

La liqueur préparée
 Dégénère en fadeur,
 Quand elle est trop sucrée,
 Elle perd sa vigueur.
 La changer en sirop, c'est d'être Apothicaire,
 Et son amertume a, là, là,
 Certaine impression, don, don,
 Qui vous est nécessaire.

De la liqueur fumante
 Ménagez la chaleur,
 Elle est moins agissante
 Quand elle a moins d'ardeur ;
 N'attendez donc jamais qu'elle soit amortie :
 Car cette boisson-là, là, là,
 Perd ce qu'elle a de bon, don, don,
 Quand elle est refroidie.

Prenez ce doux breuvage
 Sans trop d'empressement,
 Assis en homme sage
 Humez-le lentement ;
 Sa respiration communique la vie,
 Elle reveillera, là, là,
 Toute la région, don, don,
 D'une tête assoupie.

N'allez point par ménage,
 Faire un second café,
 Ce serait un lavage

D'un mauvais ripopé,
 Si vous voulez avoir les dents propres et pures,
 Le marc les blanchira, là, là,
 Son application, don, don.
 En ôte les ordures.

LE BON GARÇON.

Il est une personne
 Que l'on aime partout,
 Et surtout
 Lorsqu'en hiver on donne
 Un de ces gais soupés
 Si vantés,
 Dans lesquels on rit
 Sans art, sans esprit,
 Pour trouver le vin bon ;
 C'est ce que l'on,
 C'est ce que l'on
 Appelle un bon garçon.

A sa douce parole,
 S'envolent les soucis
 Des amis
 Que toujours il console
 En écartant au loin
 Le témoin
 Qui serait de trop
 Par ses sots propos.
 Pour un âne grognon,
 C'est ce que l'on, &c.

Homme d'un grand mérite,
 Il se prétend pourtant
 Sans talent,
 Et quand un gueux mérite
 Un profond châtement,
 Il défend
 Par pure bonté
 Cet être éhonté
 Qui fait le fanfaron ;
 C'est ce que l'on, &c.

Prêt à rendre service
 Aux gens ayant besoin
 De ses soins,
 Il est sans artifice
 Et vous dit vos défauts
 S'il le faut,
 Non pour vous fâcher,
 Mais vous engager
 A priser la leçon ;
 C'est ce que l'on, &c.

Prenant fort bien la vie,
 Le héros de mon chant
 Est charmant,
 Et jamais il n'oublie
 Que pour vivre gaîment
 Ses cent ans,
 Il faut s'amuser,
 Et surtout vider
 De grands et vieux flacons ;
 C'est ce que l'on, &c.

LES MERVEILLES DE L'OPERA.

AIR propre ou : *Je vais boire l'onde glacée.*

J'ai vu Mars descendre en cadence
 J'ai vu des vols prompts et subtils :
 J'ai vu la justice en balance.
 Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le soleil et la lune
 Qui tenaient des discours en l'air :
 J'ai vu le terrible Neptune
 Sortir tout frisé de la mer.

Dans le char de Monsieur son père,
 J'ai vu Phaéton tout tremblant
 Mettre en cendre la terre entière,
 Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes,
 Ne trouvant pas de sûreté,
 Prendre encor de bonnes ficelles
 Pour voiturer sa déité.

J'ai vu des dragons fort traitables
 Montrer les dents sans offenser ;
 J'ai vu des poignards admirables
 Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu, du ténébreux empire,
 Accourir, avec un pétard,
 Cinquante lutins pour détruire
 Un palais de papier brouillard.

J'ai vu Rolland, dans sa colère,
 Employer l'effort de son bras,

Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois : Courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu trotter d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns :
J'ai vu des morts friser la jambe
Comme s'ils n'étaient pas défunts.

J'ai vu le maître du tonnerre
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'orde d'un valet.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'âme en ré-mi-la.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémousser aux bords du Styx ;

J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

PANNARD.

LE SPECIFIQUE UNIQUE.

Refrain.

Admirez ce spécifique unique [veaux !
Qui guérit maux passés, présents, futurs, nou-
Il est stomachique, odontalgique.
Je le cède à tous. Pour combien ? pour deux sous.
Pour combien, Messieurs ? pour combien ? pour
[deux sous !

Suc des plantes les plus rares,
Que le grand roi Xicogo
Fit cueillir par les Tartares
Dans les marais du Congo.

C'est la guérison certaine
De tous les estropiés ;
Il enlève la migraine
Rien qu'en s'en frottant les pieds.

Excellent pour les malaises
Et la gourme des enfans ;
Il fait crever les punaises,
En raffermissant les dents.

C'est le vrai parfum des bouches,
Flattant tous les odorats ;
Il tue à dix pas les mouches
Et donne la mort aux rats.

Tenu en sa double espèce,
 A deux fins il peut servir ;
 Pris en liquide, il engraisse,
 Pris en poudre, il fait maigrir.

C'est le roi des antidotes ;
 Par un prodige nouveau,
 Il sert à cirer les bottes
 Et même à blanchir la peau.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
 Nous sommes tous si réjouis ?

C'est qu'un repas n'est bon
 Qu'apprêté sans façon :
 Mangeons à la gamelle,
 Vive le son,
 Mangeons à la gamelle,
 Vive le son du chaudron.

Nous faisons fi de bons repas,
 On y veut rire, on ne peut pas.

Le mets le plus friand,
 Dans un vase brillant,
 Ne vaut pas la gamelle,
 Vive le son, &c.

Point de froideur, point de hauteur,
 L'aménité fait le bonheur ;

Non, sans fraternité
 Il n'est point de gâité.
 Mangeons à la gamelle,
 Vive le son, &c.

Vous qui baillez dans vos palais
 Où le plaisir n'entra jamais,
 Pour vivre sans souci,
 Il faut venir ici,
 Manger à la gamelle.
 Vive le son, &c.

On s'affaiblit dans le repos ;
 Quand on travaille on est dispos.
 Que nous sert un grand cœur,
 Sans la mâle vigueur
 Qu'on gagne à la gamelle ?
 Vive le son, &c.

Savez-vous pourquoi les Romains
 Ont subjugué tous les humains ?
 Amis, n'en doutez pas,
 C'est que ces fiers soldats
 Mangeaient à la gamelle.
 Vive le son, &c.

Bientôt les brigands couronnés,
 Mourans de faim, proscrits, bernés,
 Vont envier l'état
 Du plus pauvre soldat
 Qui mange à la gamelle.
 Vive le son, &c.

Ces Carthaginois si lurons
 A Capoue ont fait les capons :
 S'ils ont été vaincus
 C'est qu'ils ne daignaient plus
 Manger à la gamelle.
 Vive le son, &c.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
 Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
 Loin de s'entr'égorgier,
 Ils viendraient tous manger
 A la même gamelle.
 Vive le son, &c.

Amis, terminons ces couplets
 Par le serment des bons Français,
 Jurons tous, mes amis,
 D'être toujours unis ;
 Vive la république !
 Vive le son.
 Vive la république !
 Vive le son du canon.

CADET ROUSSELLE.

Cadet Rousselle a trois maisons,
 Qui n'ont ni poutres ni chevrons ;
 C'est pour loger les hirondelles.
 Que direz-vous d' Cadet Rousselle ?
 Ah ! Ah, Ah ! mais vraiment
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits ;
 Deux jaunes, l'autre en papier gris ;
 Il met celui-là quand il gèle,
 Ou quand il pleut et quand il grêle.
 Ah ! Ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois chapeaux ;
 Les deux ronds ne sont pas très-beaux,

Et le troisième est à deux cornes ;
De sa tête il a pris la forme.

Ah ! Ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois beaux yeux,
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux ;
Comme il n'a pas la vue bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.

Ah ! Ah ! &c.

Cadet Rousselle a une épée
Très-longue mais toute rouillée ;
On dit qu'elle est encor pucelle,
C'est pour fair' peur aux hirondelles.

Ah ! Ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois garçons,
L'un est voleur, l'autre est fripon,
Le troisième est un peu ficelle,
Il ressemble à Cadet Rousselle.

Ah ! Ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois gros chiens,
L'un court au lièvr', l'autre au lapin ;
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle.

Ah ! Ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois beaux chats,
Qui n'attrappent jamais les rats,
Le troisièm' n'a pas de prunelle,
Il monte au grenier sans chandelle.

Ah ! Ah ! &c.

Cadet Rousselle a trois deniers,
C'est pour payer ses créanciers ;

Quand il a montré ses ressources,
Il les remet dedans sa bourse.

Ah ! Ah ! &c.

Cadet Roussell' s'est fait acteur
Comme Chénier s'est fait auteur;
Au café quand il jou' son rôle,
Les aveugles le trouvent drôle.

Ah ! Ah ! &c.

Cadet Roussell' ne mourra pas,
Car avant de sauter le pas,
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' kèi-mêm' son épitaphe.

Ah ! Ah !

LE ROI D'YVETOT.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire :
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,

Dit-on,

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !

Là, là.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait un royaume.

Joyeux, simple et croyant le bien,
 Pour toute garde il n'avait rien
 Qu'un chien.

Oh, &c.

Il n'avait de goût onéreux
 Qu'une soif un peu vive ;
 Mais, en rendant son peuple heureux,
 Il faut bien qu'un roi vive,
 Lui-même à table, et sans suppôt,
 Sur chaque muid levait un pot
 D'impôt.

Oh ! &c.

Il n'agrandit point ses états,
 Fut un voisin commode,
 Et, modèle des potentats,
 Prit le plaisir pour code.
 Ce n'est que lorsqu'il expira
 Que le peuple qui l'enterra
 Pleura.

Oh ! &c.

On conserve encor le portrait
 De ce digne et bon prince ;
 C'est l'enseigne d'un cabaret
 Fameux dans la province,
 Les jours de fête, bien souvent,
 La foule s'écrie en buvant
 Devant :

Oh ! &c.



GUILLERI.

Il était un p'tit homme,
 Qui s'app'lait Guilleri,
 Carabi,
 Il s'en fut à la chasse,
 A la chasse aux perdrix,
 Carabi
 Titi Carabi,
 Toto Carabo,
 Compère Guilleri,
 Te lairras-tu mourir ?

Il s'en fut à la chasse,
 A la chasse aux perdrix,
 Carabi ;
 Il monta sur un arbre
 Pour voir ses chiens courir',
 Carabi
 Titi Carabi, &c.

Il monta sur un arbre
 Pour voir ses chiens courir',
 Carabi.
 La branche vint à rompre,
 Et Guilleri tombi',
 Carabi
 Titi Carabi, &c.

La branche vint à rompre,
 Et Guilleri tombi',
 Carabi ;
 Il se cassa la jambe
 Et le bras se démi'
 Carabi
 Titi Carabi, &c.

Il se cassa la jambe
 Et le bras se démi',
 Carabi ;
 Les dam' de l'Hôpital
 Sont arrivés au brui',
 Carabi
 Titi Carabi, &c.

Les dam' de l'Hôpital
 Sont arrivés au brui',
 Carabi ;
 L'une apporte un emplâtre,
 L'autre de la charpi',
 Carabi
 Titi Carabi, &c.

L'une apporte un emplâtre,
 L'autre de la charpi',
 Carabi ;
 On lui bande la jambe,
 Et le bras lui remi',
 Carabi
 Titi carabi, &c.

LE PETIT HOMME GRIS.

Il est un petit homme
 Tout habillé de gris,
 Dans Paris ;
 Jofflu comme une pomme,
 Qui, sans un sou comptant,
 Vit content.

Ma foi, moi je m'en ris.
 Oh ! qu'il est gai le petit homn.
 De Paris.

Quand la goutte l'accable
 Sur un lit délabré,
 Le curé
 De la mort et du diable
 Parle à ce moribond
 Qui répond :
 Ma foi, moi, &c.

— Ma fortune était mince,
 Mais j'avais un parent
 Dont le rang
 Annonçait que du prince
 Il était bien connu,
 Bien venu.

Chacun me flatta,
 Chacun me fêta,
 Chacun me visita,
 Qu'ils sont polis !
 Qu'ils sont jolis
 Nos bons amis
 De Paris !

Mais, affreuse disgrâce !
 Par un coup du destin,
 Un matin,
 De mon parent en place
 La faveur disparut :
 Il mourut.

Chacun défila,
 Chacun détala,

Chacun me planta là.
Qu'il sont polis ! &c.

L'acte testamentaire,
Qu'avait fait mon parent
En mourant
Me nommant légataire
D'un large coffre d'or
Rempli d'or.
Chacun me flatta, &c.

Lancé dans les affaires
Par l'appas d'un butin
Incertain,
Des calculs téméraires
Ayant réduit à rien
Tout mon bien,
Chacun défila, &c.

De mon argenterie
Je fis ressource, et crac !
Dans un sac
Vite à la loterie
Le magot fut donné :
Je gagnai.
Chacun me flatta, &c.

Une fièvre soudaine
M'ayant glacé de son
Noir frisson,
Chez moi l'on vit à peine
Succéder le docteur
Au traiteur,
Que l'on défila
Que l'on détaça,

Que l'on me planta là.
Qu'ils sont polis ! &c.

Malgré soins et prières
La fièvre prévalut ;
Il fallut
Mettre ordre à mes affaires.
Au bruit du testament,
Poliment
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita.
Qu'ils sont polis ! &c.

Mais comme sur leur compte
J'ouvrais enfin les yeux
Un peu mieux,
Aucun d'eux, à sa honte,
N'étant même héritier
D'un denier,
Chacun défila, &c.

Voyant chez mes ancêtres
Mon voyage remis,
Je promis
Qu'après ma mort les prêtres
Devant les trépassés
Délaissés,
Pour tout *oremus*,
Pour tout *in manus*
Chanteraient *chorus*
Qu'ils sont polis ! &c.

BERANGER.

PROPHÉTIE TURGOTINE.

AIR : *La bonne aventure, ô gué.*

Vivent tous nos beaux esprits
 Encyclopédistes !
 Du bonheur français épris,
 Grands économistes.
 Par purs soins, auteurs d'Adam,
 Nous reviendrons, c'est leur plan,
 Momus les assiste, ô gué !
 Momus les assiste !

Ce n'est pas de vos bouquins
 Que vient leur science,
 En eux ces fiers paladins
 Ont la sapience.
 Les Colbert et les Sully
 Nous paraissent grands, mais fi !
 Ce n'est qu'ignorance, ô gué !
 Ce n'est qu'ignorance.

On verra tous les états
 Entre eux se confondre ;
 Les pauvres sur leurs grabats
 Ne plus se morfondre.
 Des biens on fera des lots
 Qui rendront les gens égaux.
 Le bel œuf à pondre, ô gué !
 Le bel œuf à pondre !

Du même pas marcheront
 Noblesse et roture ;
 Les français retourneront
 Au droit de nature,

Adieu parlemens et lois,
 Adieu ducs, princes et rois.
 La bonne aventure, ô gué !
 La bonne aventure !

Prisant des novations
 La fine séquelle,
 La France, des nations
 Sera la modèle ;
 Cet honneur nous le devons
 A Turgot et compagnons.
 Besogne immortelle, ô gué !
 Besogne immortelle !

A qui devons-nous le plus ?
 C'est à notre maître,
 Qui, se croyant un abus,
 Ne voudra plus l'être.
 Ah ! qu'il faut aimer le bien
 Pour de roi n'être plus rien !
 J'enverrais tout paître, ô gué !
 J'enverrais tout paître.

LE CHEVALIER DE LISLE.

LE FLANEUR.

Moi, je flâne :
 Qu'on m'approuve ou me condamne,
 Moi, je flâne,
 Je vois tout,
 Je suis partout.

Dès sept heures du matin
 Je demande à la laitière

Des nouvelles de Nanterre,
 Ou bien du marché voisin ;
 Ensuite au café je flûte
 Un verre d'eau pectoral ;
 Puis, tout en mangeant ma flûte,
 Je dévore le journal.
 Moi, je flâne, &c.

J'ai des soins très-assidus
 Pour les *Petites Affiches* ;
 J'y cherche les chiens caniches
 Que l'on peut avoir perdus.
 Des gazettes qu'on renomme
 Je suis le premier lecteur ;
 Après je fais un bon somme
 Sur l'éternel *Moniteur*.
 Moi, je flâne, &c.

Pressant ma digestion,
 Je cours à la promenade ;
 Sans moi jamais de parade,
 Jamais de procession.
 Joignant aux mœurs les plus sages
 La gaiété, les sentimens,
 Je m'invite aux mariages,
 Je suis les enterremens.
 Moi, je flâne, &c.

J'inspecte le quai nouveau
 Qu'on a bâti sur la Seine,
 J'aime à voir d'une fontaine
 Tranquillement couler l'eau ;
 Quelquefois, une heure entière,
 Appliqué sur l'un des ponts,
 Je crache dans la rivière
 Pour faire de petits ronds.
 Moi, je flâne, &c.

Almanach royal vivant,
 Je connais chaque livrée,
 Chaque personne titrée,
 Et tout l'institut savant.
 Chaque généalogie
 Se logeant dans mon cerveau,
 Je pourrais, par mon génie,
 Siéger au conseil du sceau.
 Moi, je flâne, &c.

Sur les quais, comme un savant,
 Et prudent bibliomane,
 Je fais devant une manne
 Une lecture en plein vent ;
 Si je trouve un bon ouvrage,
 Je sais, en flâneur malin,
 Faire une corne à la page
 Pour lire le lendemain.
 Moi, je flâne, &c.

Las de m'être promené,
 Je vais, en gai parasite,
 Rendre à mes amis visite
 Quand vient l'heure du dîné.
 Par une mode incivile,
 S'il arrive, par malheur,
 Qu'hélas ! ils dînent en ville,
 Alors je dîne par cœur.
 Moi, je flâne, &c.

Le soir, près des étourneaux,
 A mon café je babil
 Sur les effets d'une bille,
 Sur un coup de dominos.
 Je fais la paix ou la guerre

Avec quelque vieux nigaud
 Qui sable un cruchon de bière,
 En raisonnant comme un pot.
 Moi, je flâne, &c.

Enfin soyez avertis
 Que je ne vais au spectacle
 Que quand, par un grand miracle,
 Les Français donnent *gratis*.
 Sans orgueil et sans envie,
 Buvant de l'eau pour soutien,
 Ainsi je mène la vie
 D'un joyeux Epicurien.
 Moi, je flâne, &c.

CASIMIR MENETRIER.

J'AI DU BON TABAC.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
 J'ai du bon tabac, tu n'en auras
 Pas.

J'en ai du fin et du râpé
 Ce n'est pas pour ton fichu nez.
 J'ai du bon tabac, &c.

Ce refrain connu que chantait mon père,
 A ce seul couplet il était borné.

Moi, je me suis déterminé
 A le grossir comme mon nez.
 J'ai du bon tabac, &c.

Un noble héritier de gentilhomme,
 Recueille, tout seul, un fief blasonné :

Il dit à son frère puiné :
 Sois Abbé, je suis ton aîné.
 J'ai du bon tabac, &c.

Un vieil usurier, expert en affaire,
 Auquel, par besoin, l'on est amené,
 A l'emprunteur infortuné
 Dit, après l'avoir ruiné :
 J'ai du bon tabac, &c.

Juges, avocats, entr'ouvrant leur serre,
 Au pauvre plaideur, par eux rançonné,
 Après avoir pateliné,
 Disent, le procès terminé :
 J'ai du bon tabac, &c.

Neuperg, se croyant un foudre de guerre,
 Est par Frédéric assez mal mené.
 Le vainqueur qui l'a talonné,
 Dit à ce Hongrois étonné :
 J'ai du bon tabac, &c.

Tel qui veut nier l'esprit de Voltaire,
 Est pour le sentir trop enchîfrené.
 Cet esprit est trop raffiné
 Et lui passe devant le nez.
 Voltaire à l'esprit dans sa tabatière
 Et du bon tabac, tu n'en auras
 Pas.

Par ce bon Monsieur de Cleremont-Ton-
 [nerre,
 Qui fut mécontent d'être chansonné ;
 Menacé d'être bâtonné,
 On lui dit, le coup détourné :
 J'ai du bon tabac, &c.

Voilà neuf couplets, cela ne fait guère,
 Pour un tel sujet bien assaisonné ;
 Mais j'ai peur qu'un priseur mal né
 Ne chante, en me riant au nez :
 J'ai du bon tabac, &c.

MONSIEUR DE LA PALISSE.

Messieurs, vous plait-il d'ouïr
 L'air du fameux La Palisse ?
 Il pourra vous réjouir
 Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
 Pour soutenir sa naissance ;
 Mais il ne manqua de rien
 Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
 Jamais, tant il fut honnête,
 Il ne mettait son chapeau
 Qu'il ne se couvrît la tête.

Il était affable et doux,
 De l'humeur de feu son père,
 Et n'entraît guère en courroux
 Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
 Un doigt, tiré de la tonne,
 Et, mangeant chez ses voisins,
 Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Ét faisait son mardi gras,
Toujours la veille des Cendres.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,
Et n'oubliaient pas les œufs,
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il révérait la mémoire ;
Et pour bien goûter le vin,
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il disait que le nouveau
Avait pour lui plus d'amorce ;
Et moins il y mettait d'eau,
Plus il y trouvait de force.

Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il aimait à prendre l'air
Quand la saison était bonne,
Et n'attendait pas l'hiver
Pour vendanger en automne.

Il brillait comme un soleil ;
Sa chevelure était blonde :
Il n'eût pas eu son pareil,
S'il eut été seul au monde.

Il eut des talens divers,
Même on assure une chose :
Quand il écrivait en vers,
Il n'écrivait pas en prose.

En matière de Récus
Il n'avait pas son semblable :
S'il eût fait des imprromptus
Il en eût été capable.

Il savait un triolet,
Bien mieux que sa patenôtre ;
Quand il chantait un couplet,
Il n'en chantait pas un autre.

Par un discours sérieux
Il prouva que la berlue
Et les autres maux des yeux
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe :
Tout homme qui l'entendit
N'avait pas perdu l'ouïe.

Il prétendit en un mois
Lire toute l'écriture,
Et l'aurait lue une fois,
S'il en eût fait la lecture.

Par son esprit et son air
Il s'acquît le don de plaire ;
Le roi l'eût fait Duc et Pair
S'il avait voulu le faire.

Mieux que tout autre il savait
A la cour jouer son rôle :

Et jamais, lorsqu'il buvait,
Ne disait une parole.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire ;
S'il eût été condamné,
Il eût perdu son affaire.

Il voyageait volontiers,
Courant par tout le royaume.
Quand il était à Poitiers,
Il n'était pas à Vendôme.

Il se plaisait en bateau ;
Et soit en paix, soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y serait demeuré,
S'il n'eût pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès ;
Mais dans les cas d'importance,
Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière
Il parut devant le roi.
Il n'était donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
 Les dames le reconnurent ;
 Et c'est-la qu'il se fit voir
 A tous ceux qui l'aperçurent.

Mais bien qu'il fut vigoureux,
 Bien qu'il fit le diable à quatre
 Il ne renversa que ceux
 Qu'il eut l'adresse d'abattre.

C'était un homme de cœur,
 Insatiable de gloire ;
 Lorsqu'il était vainqueur,
 Il remportait la victoire.

Il fut par un triste sort,
 Blessé d'une main cruelle,
 On croit, puisqu'il en est mort,
 Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
 Il mourut digne d'envie,
 Et le jour de son trépas
 Fut le dernier de sa vie.

Il mourut le vendredi,
 Le dernier jour de son âge ;
 S'il fut mort le samedi
 Il eut vécu d'avantage.

J'ai lu dans les vieux écrits,
 Qui contiennent son histoire,
 Qu'il irait en paradis,
 S'il était en purgatoire.

Attribuée à LA MONNOYE.

LE GASCON.

Plus d'un gascon erre,
Exagère,
Constamment ;
Mais Cadédis

On peut croiré cé qué jé dis.

Jé suis d'une illustré noblesse ;
Tout en moi lé fait pressentir ;
Néveu d'un duc, d'uné duchesse,
Leurs biens doivent m'apparténir :
Un intrus vient mé les ravir,
Ma plainte en justice est formée,
Jé veux plaider titres en mains ;
Mais uné souris affamée
A dévoré mes parchémins.
Plus d'un gascon, &c.

Cé révers né m'affligé guères,
Car jé possédé beaucoup d'or ;
A chacun dé vous, chers confrères,
J'offrirais un petit trésor,
Qué jé sérais trop riche encor.
Lé croirez-vous ? j'ai la manie
Dé toujours sortir sans argent ;
Bien certain qu'uné main amie
S'ouvrira dans un cas urgent.
Plus d'un gascon, &c.

Ma gardé-robé bien garnie
Est cellé d'un hommé dé cour ;
Bijoux, dentelles, broderie,
Chez moi sé trouvent tour à tour ;
J'en puis changer vingt fois par jour.
Courant les bouchons, la piquette,

Incognito j'aime à jouir ;
 Et si j'é fais peu dé toilette,
 C'est qué l'éclat nuit au plaisir.
 Plus d'un gascon, &c.

En fait d'armes, mieux qu'un St. George
 J'é manie épée, espadon :
 Voulez-vous vous couper la gorge ?
 Pour un *oui* commé pour un *non*.
 Moi, j'é mé bats comme un démon,
 Si j'avais eu l'âmé moins belle,
 Dieux ! qué d'imprudents seraient morts !
 Mais, avec eux, quand j'eus quérelle,
 Noblément . . . j'oubliai leurs torts.
 Plus d'un gascon, &c.

On a vu dé l'académie
 Les membres les plus érudits
 Céder la palme à mon génie,
 En lisant les doctes écrits
 Qu'un plat écrivassier m'a pris
 Leurs titres ! . . . j'en fais un mystère.
 Le sot qui leur doit un rénom,
 Parvint au fauteuil littéraire
 En les publiant sous son nom.
 Plus d'un gascon, &c.

J'éclipse en grâce, en assurance,
 Terpsichore et ses favoris,
 Et j'é fais pâlir, quand j'é danse,
 Les plus grands talens dé Paris,
 Paul, Dupart, Gardil et Vestris.
 Vous lé prouver dans la minute,
 Né m'aurait point embarrassé,
 Si j'é n'avais, dans une chute,

Eu lé génou droit fracassé.
Plus d'un gascon, &c.

En bon Français, dé ma patrie
Jé fuslé zélé défenseur ;
Millé fois j'exposai ma vie,
Et j'eus, pour prix dé ma valeur,
Croix dé St. Louis, Croix d'Honneur.
Qu'importe ! on voit mes boutonières
Veuves dé ces riens élégans ;
Pour moi, pour les fractionnaires,
Les saluts seraient fatiguans.
Plus d'un gascon, &c.

J'eus toujours pour la chansonnette
Un talent vraiment précieux ;
Et sans cessé j'ai dans la tête
Des complets malins, gracieux,
Et les refrains les plus heureux.
Jugez, jugez dé mon mérite ;
Favart, qu'on n'a pas surpassé,
Et Panard, qué partout on cite,
Ont écrit . . . çé qué j'ai pensé.
Plus d'un gascon, &c.

LE REFRAIN DU CHASSEUR.

Mes amis, partons pour la chasse ;
Du cor j'entends le joyeux son
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton.
Jamais ce plaisir ne nous lasse,
Il est bon en toute saison.

Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

A sa manière chacun chasse,
Et le jeune homme et le barbon,
Ton, ton, ton, ton.
Tontaine, ton, ton ;
Mais le vieux chasse la bécasse
Et le jeune un jeune oisillon.
Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

Pour suivre le chevreuil qui passe,
Il parcourt les bois, le vallon,
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton,
Et jamais, en suivant sa trace,
Il ne trouve le chemin long.
Ton ton,
Tontaine, ton, ton.

A l'affût le chasseur se place,
Guettant le lièvre ou l'oisillon,
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton ;
Mais si la bécassine passe
Il la prend : pour lui tout est bon ;
Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

Le vrai chasseur est plein d'audace ;
Il est gai, joyeux et luron.
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton ;
Mais quelque fanfare qu'il fasse

Le chasseur n'est pas fanfaron.

Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

Quand on a terminé la chasse
Le chasseur se rend au grand rond,

Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton ;
Et chacun boit à pleine tasse
Au grand Saint Hubert son patron.

Ton, ton,
Tontaine, ton, ton.

MARION DU MERSAN.

TABLEAU DU JOUR DE L'AN.

Depuis que pour nous le jour luit,
Un an succède à l'an qui fuit ;
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidèle,
Et qu'on s'écrie en la voyant :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout le monde est réveillé :
A chaque étage on carrillonne,
On reçoit, on donne.
On sort, on résonne,
Chacun va, vient, monte et descend . . .
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Au lever de ce jour chéri,
 Lalotte, qui n'a pas dormi,
 Accourt recevoir la première
 Six francs de son père,
 Puis, un de sa mère,
 Un psautier de sa grand'maman . . .
 V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Nous allons voir certains amis,
 Quand nous savons qu'ils sont sortis ;
 Chez le concierge on se présente :
 — Madame est absente—
 Nouvelle accablante !
 On s'inscrit, on s'en va content . . .
 V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Parens brouillés, gens refroidis
 Semblent redevenir amis :
 Pour quelques livres mesurées
 D'amandes sucrées,
 Quelquefois plâtrées,
 On plâtre un racommodement . . .
 V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Voyez-vous cet homme de bien,
 Marchandant tout, n'achetant rien !
 Il tourne, il retourne, il approche,
 Flaire chaque poche,
 Accroche ou décroche,
 Puis, va plus loin en faire autant . . .
 V'là c'que c'est que jour de l'an.

Chaque neveu vient visiter
 L'oncle dont il doit hériter,
 Tous voudraient qu'il vécut sans cesse ;

Mais sur sa richesse
 Réglant leur tendresse,
 Ils l'étouffent en l'embrassant . . .
 V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

L'ORAGE.

REFRAIN.

Chers enfans, dansez, dansez !
 Votre âge
 Echappe à l'orage :
 Par l'espoir giément bercés,
 Dansez, chantez, dansez !

A l'ombre de ce vert bocage,
 Fuyant l'école et les leçons,
 Jeunes enfans, sous ce feuillage
 Vous voulez danser aux chansons.
 En vain ce pauvre monde
 Craint de nouveaux malheurs ;
 En vain la foudre gronde,
 Couronnez-vous de fleurs.

L'éclair sillonne le nuage,
 Mais il n'a point frappé vos yeux.
 L'oiseau se tait dans le feuillage ;
 Rien n'interrompt vos chants joyeux.
 Je crois votre allégresse ;
 Oui, bientôt d'un ciel pur
 Vos yeux brillans d'ivresse,
 Réfléchiront l'azur.

Vos pères ont eu bien des peines ;
 Comme eux ne soyez point trahis.
 D'une main ils brisaient leurs chaînes,
 De l'autre ils vengeaient leur pays.
 De leur char de victoire
 Tombés sans déshonneur,
 Ils vous lèguent la gloire :
 Ce fut tout leur bonheur.

Au bruit de lugubres fanfares,
 Hélas ! vos yeux se sont ouverts.
 C'était le clairon des barbares
 Qui vous annonçait nos revers.
 Dans le fracas des armes,
 Sous nos toits en débris,
 Vous mêliez à nos larmes
 Votre premier souris.

Vous triompherez des tempêtes
 Où notre courage expira :
 C'est en éclatant sur nos têtes.
 Que la foudre nous éclaira
 Si le Dieu qui vous aime
 Crut devoir nous punir,
 Pour vous sa main ressème
 Les champs de l'avenir.

Enfans, l'orage, qui redouble,
 Du ciel présage le courroux.
 Le ciel ne vous cause aucun trouble,
 Mais à mon âge on craint ses coups.
 S'il faut que je succombe
 En chantant nos malheurs,
 Déposez sur ma tombe
 Vos couronnes de fleurs.

BERANGER.

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,
Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z-à Pâques,
Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter.

Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé.

Beau page, ah ! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez ?

Aux novell's que j'apporte,
Que vos yeux vont pleurer !

Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés.

Monsieur Malbrough est mort,
Est mort et enterré.

J'l'ai vu porter en terre,
Par quatre z-officiers.

L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme,
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre
Et puis se releva,

Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta.

La cérémonie faite,
Chacun s'en fut s'coucher.

J'n'en dis pas d'avantage.
Car en voilà z-assez.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CHANSONS CONTENUES DANS CE RECUEIL.

OMC

	PAGE.
A	
A ma mère,	90
A ma sœur,	63
Les Adieux,	105
Adieux à Châteaubriand,	68
Adieux de Marie Stuart,	60
Adieux de Bertrand,	12
Après le travail,	100
L'Argent,	104
Avant tout je suis Canadien,	30
L'Aveugle et son chien,	83
B	
Barcarolle de la muette,	112
Le Bon garçon,	158
Bonheur de la solitude,	71
Bonhomme Dimanche,	147
Les Bossus,	133
Le Bouquin et le livre d'or,	134
La Brigantine,	94
C	
Ma Cabane au bord de l'eau,	56
Cadet Rousselle,	165
Le Café,	152
Le Canot	113
Canadien exilé,	44

Ca m'arrange et ça m'dérange,	145
Chant du départ,	9
Chant de mort des Spartiates,	11
Chant de victoire de l'Espagnol,	22
Chanson de Roland,	116
Chanson du bon pasteur,	42
Chant de l'ouvrier,	110
Ma Chaumière,	57
La Chaumière,	58
Cinq mai, 1821,	36
Le Citoyen,	34
Le Clocher de mon village,	78
Conservons l'espérance,	150
Le Corbeau et le renard,	130
La Croix de ma mère,	66
D.	
Notre Dame de la mer,	77
Départ du conscrit,	118
Départ des recrues,	119
Les Deux frères Savoyards,	98
La Dot de l'Auvergne,	122
E.	
L'Echo de la vallée,	84
L'Egalité,	38
L'Enfant au berceau,	55
En vérité je vous le dis,	103
F.	
La Fin du jour,	109
Le Flâneur,	175
La France est belle,	25

G

La Gamelle patriotique,	163
Gardien de la citadelle,	85
Le Gascon,	185
Les Girondins,	19
Les Grands nez,	126
Guerre Américaine,	14
Les Gueux,	131
Guilléri,	169

H

Le Haut et le Bas-Canada,	23
Les Hirondelles,	41
L'Hirondelle et le proscrit,	75

I

L'Infortune,	70
--------------	----

J

J'ai du bon tabac,	178
Le Jeune militaire,	130
Le Jeune malade,	67

L

Lanciers Polonais,	32
Leçon d'un père à son fils,	73
Louis XVI, aux Français,	87

M

Mal du pays,	91
La Marseillaise,	4
Malbrough,	193

Ménage de garçon,	144
Merveilles de l'opéra,	160
Monsieur de La Palisse,	180

N

Napoléon, la patrie et l'honneur,	18
Nid de fauvette,	72
Ma Normandie,	59
La Nostalgie,	92

O

O Canada! mon pays,	8
L'Oiseau bleu,	88
L'Orage,	191
L'Orpheline,	49

P

La Parisienne,	2
Le Paysan,	149
Le Paysan Lucas,	127
Ma Pauvre Grand'mère,	127
Le Pauvre	101
Mon Pauvre Pierre,	129
Les Pavés	125
La petite mendiante,	50
Le Petit frère,	52
Petit Pierre le marin,	102
Plaintes du captif,	99
Ma Place est là-bas,	35
Près du berceau,	94
Prière d'une orpheline,	49
Prière du pêcheur,	96
Prière du châtelain,	65

Petit homme gris,	170
Prophétie Turgotine,	174

Q

Questions du jeune Savoyard,	123
------------------------------	-----

R

La Reconnaissance,	46
Refrain des ouvriers,	111
Refrain du chasseur,	187
Regrets de la campagne,	75
Le Retour,	97
Retour du voltigeur,	16
Retour dans la patrie,	29
Rêve du mousse,	44
Réveil du laboureur,	108
Révolution de février,	20
Le Rocher de St. Malo,	114
Le Roi d'Yvetot,	167
Le Rosier,	63
Le Rossignol,	63

S

La Savoyarde,	52
Siècle pastoral,	97
Sol Cananien,	1
Le Soldat et le bon pasteur,	40
Le Soldat et le berger,	39
Le Soleil de ma Bretagne,	115
Le Solitaire,	107
Souvenirs d'un vieux militaire,	6
Sommeil du grand homme,	31
Le Spécifique unique,	162

Souvenirs du jeune âge,	39
Sur mon rocher,	70
Sur l'Océan du monde,	82
Les Souvenirs,	64

T

Tableau de Paris à 5 heures du matin,	137
Do à 5 heures du soir,	140
Tableau du jour de Pan,	189

V

Vaine attente,	62
La Veuve du soldat,	106
Le Vieux marin,	29
Le Vieux caporal,	121
Le Vieux grognard,	148
Le Vieux Soldat,	21
Ma Vocation,	89
Le Voltigeur,	15



